Illinois U Library

NUMÉRO 114

13 SEPTEMBRE 1952

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

MARECHAL SANS GLOIRE

OU

La vie orageuse de Hermann Gœring

I

par Ewan BUTLER
et Gordon YOUNG

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

LES AUTEURS

Ewan BUTLER

QUI pouvaient être plus qualifiés qu'Ewan Butler et Gardon Young pour écrire cette « vie orageuse de Hermann Gœring » dont France-Illustration présente aujourd'hui à ses abonnés et amis la traduction française encore inédite ? Tous deux sont des journalistes que leur métier a amené à s'intéresser aux problèmes posés par l'Allemagne, en particulier au cours de ces années où couvait l'orage et qui ont précédé immédiatement 1939. Né à Londres en 1911 Ewan Butler entrait en 1935 au célèbre Times qui bientôt l'envoyait comme correspondant, à New-York d'abord, puis à Berlin où Ewan Butler devait séjourner jusqu'à la déclaration de la guerre au 3me Reich. Quant à Gordon Young, il fut, jusqu'à 1939, chef de bureau de l'agence Reuter à Berlin. Ses fonctions l'amenèrent à rencontrer maintes fois celui qu'il devait, avec son collaborateur, qualifier si justement de « Maréchal sans gloire ». Il devait même, à Berlin, assister aux cérémonies spectaculaires qui célébrèrent le mariage de Gœring avec Emmy Sonneman. Envoyé à Stockholm après la guerre, il eut l'occasion d'y rencontrer de nombreux parents et amis de la première femme de Gœring, Carin. Le livre qu'ils ont écrit en commun, et qui plonge ses racines aussi bien dans leurs souvenirs de journalistes que dans une documentation abondante et variée a reçu le plus chaleureux accueil de la presse britannique. « Maréchal sans Gloire, écrivait récemment le Daily Mail, permettra à beaucoup de comprendre les raisons de l'emprise que Hitler exerça sur ses compatriotes, ce magnétisme que Gœring avoua plus tard avoir expérimenté » ; cependant que, de son côté, le Daily Telegraph résumait l'article très chaleureux qu'il consacrait à ce livre en disant : « Une biographie de premier ordre, vivante, convaincante, et, autant que nous puissions l'avancer, d'une documentation à toute épreuve ».

Gordon YOUNG

MARECHAL SANS GLOIRE

OU

LA VIE ORAGEUSE DE HERMANN GŒRING

par EWAN BUTLER
et GORDON YOUNG

I

traduit de l'anglais par
A. RAVAUT et Y. MASSIP

Tous droits réservés pour tous pays. y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by Librairie ARTHEME FAYARD.

Supplément au N° 361 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

COMMENCEMENT ET FIN

« On ne saurait trouver de circonstances atténuantes. Car Gœring fut souvent — presque toujours même — la force mouvante occupant la seconde place derrière son chef. Il fut le principal agresseur, à la fois comme leader politique et comme chef militaire ; il fut le directeur du programme du travail forcé et le créateur du plan d'oppression dirigé contre les Juifs et d'autres races dans son pays et à l'étranger. Il a reconnu franchement tous ces crimes. Il peut, dans certains cas, y avoir conflit de témoignages, mais, dans l'ensemble, ses propres aveux sont plus que suffisants pour établir sa culpabilité. Celle-ci est unique dans son énormité. Il ressort de son dossier que l'homme ne mérite aucune excuse. »

La lumière pâle d'un matin d'automne, filtrant à travers les hautes fenêtres, donnait un éclat particulier à la robe écarlate de Lord Justice Lawrence, président du Tribunal international de Nuremberg, tandis que, debout, il prononçait les attendus de ce jugement. Elle faisait étinceler les larges et rigides épaulettes du juge soviétique et accentuait la sévérité des robes noires des magistrats américains et français et des avocats alliés et allemands.

Rien n'éclairait le banc des prévenus où vingt-deux hommes, pâlis par un long séjour en prison, attendaient, assis, de connaître leur sort. Comme le président terminait la lecture du jugement, plusieurs paires d'yeux se tournèrent furtivement vers un homme massif et impassible qui se tenait à l'extrémité du banc, attentif au murmure de ses écouteurs.

Disparus, les chatoiements de soie, d'or et d'émail sur la tunique vert-de-gris que Hermann Wilhelm Gœring portait maintenant. Deux ans plus tôt, sa poitrine se constellait d'étoiles et de croix ; deux ans plus tôt, son nom représentait encore quelque chose en Europe. Depuis longtemps déjà — il y a six ans (en 1940) — l'aviation du Reichsmarschall avait été l'espoir de l'Allemagne et la terreur des autres nations. Lui-même incarnait, ou semblait incarner, une force presque inconcevable et un présage funeste. Malfaiteur déclaré, il était là, devant le tribunal de Nuremberg, tandis que la voix grêle de l'interprète lui rapportait, traduit hâtivement, l'arrêt de ses juges. C'était le 1er octobre 1946.

« ... Son crime est unique dans son énormité... »

L'épithète pouvait apporter quelque satisfaction à l'homme auquel ces mots s'adressaient. Aucun juge ne songerait à l'appliquer, par exemple, à Rudolf Hess, assis à son côté comme un pantin sans âme ; au sot Ribbentrop, à des rustres comme Streicher et Kaltenbrunner, au pauvre mollasse Funck, ou à n'importe lequel de ses co-accusés. Etre unique, même comme criminel, représentait assurément quelque chose.

L'arrêt ne surprit pas Gœring. Cette année qu'il venait de passer en prison, à subir les questions insidieuses d'interrogatoires sans fin, et les ennuyeux entretiens avec son avocat bourgeois, pourtant bien intentionné, ne lui avait-elle pas montré clairement que ses ennemis n'ignoraient rien de son cas ? Quelques jours avant la sentence, il avait, devant son défenseur, ironiquement commenté le soin tout particulier que le service médical américain prenait de sa santé :

— Ils tiennent à me conserver vif et alerte pour le billot ! avait-il dit. Mais il n'ajouta pas qu'il se proposait de frustrer ses ennemis de cette satisfaction.

Le caractère de Hermann Wilhelm Gœring n'était guère enclin à l'introspection. Comme celui du sanglier qu'il aimait autrefois chasser, il l'inclinait à foncer sur l'obstacle, à tirer le premier, quitte à discuter ensuite s'il le fallait absolument. Pendant le procès de Nuremberg, Gœring avait donné malgré lui à ceux qui l'examinaient une idée de ce qui se passait derrière son large front. Et, du moins pour un avocat expérimenté, il ne pouvait faire de doute que l'homme était mû par un cerveau criminel.

Les cerveaux et les tempéraments criminels furent, hélas ! fréquents au cours de l'Histoire et cependant le désir d'en connaître davantage sur leurs malheureux possesseurs est toujours insatiable chez ceux qui observent scrupuleusement les lois. Hermann Wilhelm Gœring ne fut pas un criminel ordinaire. De l'avis du plus auguste tribunal qui ait jamais siégé, « sa culpabilité fut unique dans son énormité ». Il avait été autrefois un héros ; il avait témoigné à une femme un amour tendre et profond comme il est donné à peu de femmes d'en connaître de semblable ; il avait fait preuve de grandes capacités et atteint la puissance et la fortune, sinon la grandeur, malgré le chagrin, la folie et l'infortune ; et, cependant, « cet homme est sans excuse ».

Il n'appartient pas à un biographe d'excuser ou de condamner. Le biographe cherche plutôt à rassembler, même imparfaitement, les éléments constitutifs d'une existence humaine et à permettre au lecteur d'en déduire, du mieux qu'il peut, le caractère et le tempérament de son sujet, les influences qui ont contribué à en faire un héros ou un forban, ainsi que les raisons de ses actes. C'est du moins le but de ce livre.

LA GUERRE HEUREUSE

I, au cours des premiers mois de l'année 1914, le sous-lieutenant Gœring avait été attaché à un bataillon britannique (ce qui, d'ailleurs, ne se produisit jamais), il se serait sans doute beaucoup diverti. Ses camarades britanniques auraient, tout abord, pensé avec l'entourage du Ritter von ppenstein, qu'il était quelque peu « arrogant prussien », mais ils l'auraient tout de même sez apprécié, car les officiers de l'armée rélière britannique ont toujours eu une inclintion pour leurs collègues allemands.

(Le Dr. Heinrich Gœring, ancien officier de rmée prussienne au cours des guerres de 66 et de 1870, avait été nommé, en 1891, nsul général à Haïti. Il avait eu cinq enfants un premier mariage. Sa deuxième femme, ranziska, originaire du Tyrol autrichien, deit lui en donner cinq également. A la fin de 92, le Dr. Gœring envoya sa femme accouher en Allemagne ; ce fut ainsi que Hermann œring naquit à Rosenheim, en Bavière, le 12 nvier 1893. A peine sevré, le bébé fut confié des amis et Franziska rejoignit son mari à aïti.

Heureusement pour les Gœring, un ami dévoué devait assumer une part de leurs responsabilités concernant les enfants. Le Ritter (chevalier) von Eppenstein, homme extrêmement riche, avait rencontré le Dr. Gœring à Haïti et s'était pris d'une amitié subite pour lui et sa femme. Hermann Gœring, ses frères et ses sœurs passèrent ainsi une grande partie de leur enfance à Mauterndorf, en Autriche, où ils apprirent à aimer le site montagneux de Salzbourg dans lequel se dressait le château du Ritter.

Le caractère violent et impulsif d'Hermann s'étant manifesté au cours de ses premières années d'études, le Dr. Gœring pensa que la rude discipline militaire était le meilleur remède à lui administrer. Il le fit donc expédier à l'école des cadets de Karlsruhe d'où, après un stage relativement satisfaisant, le jeune Gœring passa à l'école militaire de Gross-Lichterfelde, près de Berlin. Hermann Gœring sortit de cet établissement dans des conditions beaucoup plus honorables qu'on ne s'y attendait et en mars 1912, peu après son dix-neuvième anniversaire, il était attaché, avec le grade de sous-lieutenant au 112e régiment d'infanterie.)

Hermann était beau garçon, jovial et, dans la mesure de ses moyens, généreux. Gross-Lichterfelde lui avait appris à se bien tenir en selle,

mais sur ce point, les officiers britanniques auraient découvert des points faibles. C'était, d'autre part, un excellent tireur et il aimait d'un amour sincère la vie active de plein air. Il n'aurait pas trouvé beaucoup de jeunes gens pour partager son goût de l'alpinisme — il avait déjà escaladé la plupart des grands pics de Suisse et projetait d'aller passer sa prochaine permission dans le Caucase — mais il aurait été emballé par le rugby, sport qui s'accordait parfaitement à son tempérament. Il aimait boire en joyeuse compagnie et tenait le coup comme un gentleman. Sans nul doute, Gœring aurait été assez bien vu au mess des officiers.

Ce fut plusieurs années plus tard seulement que Hermann Gœring mit le pied sur le sol anglais, mais, entre temps, il y avait eu ce conflit pour lequel le 112e régiment d'infanterie s'était préparé depuis si longtemps. Fidèle à sa nature, c'est tête baissée que le sous-lieutenant Gœring fonça dans cette nouvelle aventure. L'occasion lui en fut donnée plus qu'à nul autre puisque les premiers coups de feu furent tirés devant Mulhouse.

Dès les premiers jours, le 112e régiment d'infanterie stationnait sur la rive droite du Rhin. Les armées française et allemande venaient à peine de se mettre en marche que la compagnie où Gœring commandait un peloton reçut l'ordre de monter à bord d'un train blindé et de se diriger vers Mulhouse même. Le train atteignit les faubourgs de la ville et fit halte tandis que Gœring, à la tête de son peloton, partait en reconnaissance.

Ses ordres reçus étaient formels : obtenir des renseignements sur les mouvements de l'ennemi, sans toutefois s'absenter longtemps et s'éloigner du gros de la compagnie, la locomotive du train blindé devant bientôt faire demi-tour pour se ravitailler en eau.

Le chef du peloton obtint rapidement les renseignements demandés. Des civils affolés lui apprirent que la cavalerie française était déjà entrée dans Mulhouse, qu'elle avait occupé l'Hôtel de Ville et placardé des affiches annonçant que la loi martiale était proclamée dans la cité. La patrouille allemande avait rempli sa petite mission et il ne restait plus à son chef qu'à battre en retraite aussi vite que possible et à faire son rapport au quartier général de la compagnie. Mais, en dépit des ordres, Gœring fit exactement le contraire : se frayant un passage à travers la foule des civils effrayés, il conduisit sa petite unité droit sur l'Hôtel de Ville. La cavalerie française avait poursuivi sa route. Ne s'attardant qu'un instant pour déchirer les affiches collées au mur, le jeune officier repartit à la poursuite de l'ennemi.

Il rejoignit les Français près de Dornach, dans les faubourgs sud de la ville. Sans être aperçu des avant-gardes françaises, et donnant l'ordre à ses hommes de s'étaler sur le plus large front possible, il ouvrit le feu. Convaincu que d'importantes forces allemandes avait occupé Mulhouse et qu'ils avaient affaire à un fort contingent avancé, les patrouilles françaises se retirèrent. Ainsi qu'on ne devait pas tarder à l'apprendre, les plans des chefs, en vue d'une offensive générale contre la ville, furent modifiés en conséquence.

Au cours de sa première action, le sous-lieutenant Gœring s'empara de son premier butin de guerre (quatre chevaux français) et, triomphant, rejoignit sa compagnie. Ces chevaux permirent-ils à Gœring de se racheter aux yeux du chef de la compagnie dont il avait enfreint les ordres d'une manière si flagrante ? Toujours est-il qu'il repartit en reconnaissance dès le lendemain.

Cette première expérience de la guerre fut pour Gœring captivante et divertissante, et son chef apprécia en lui les qualités d'audace et d'initiative qui font un excellent officier de renseignements, au sens le plus strictement tactique du mot. Les opérations de reconnaissance devinrent donc la spécialité de Gœring. Sa méthode habituelle consistait à utiliser tout ce qu'il rencontrait pour se mettre à couvert, à avancer aussi près qu'il le pouvait des lignes ennemies et, d'un point où il avait l'avantage sur l'adversaire, il indiquait sur une carte la position des Français. Ces sorties l'exposaient au danger d'être atteint non seulement par l'artillerie ennemie, mais davantage encore par les artilleurs allemands. Il eut toutefois la chance de n'être atteint par aucun projectile allemand ou français.

A l'approche de l'automne de 1914, le 112e quitta l'Alsace et entra en France proprement dite. Le régiment se fraya, en combattant, un passage à travers les Vosges et eut son premier engagement à Baccarat, au sud de Nancy. La dure campagne, l'humidité, le froid et l'exposition au danger eurent plus d'effets sur le jeune Gœring que tous les efforts de l'ennemi. A sa grande humiliation, il fut terrassé par une crise de rhumatismes qui affecta les articulations de ses jambes. Evacué sur Fribourg, dans la Forêt Noire, il rongea son frein sur un lit d'hôpital.

Au cours de sa maladie, le jeune officier eut quand même une consolation. Bruno Loerzer, un de ses camarades du 112e régiment d'infanterie, avait quitté cette unité plusieurs mois auparavant et se trouvait maintenant à l'entraînement à l'Ecole de l'air « Aviatik », non loin de Fribourg.

Il rendit de fréquentes visites à Gœring, écoutant le malade s'insurger contre le sort qui le tenait éloigné du front.

— Quand vous repartirez, répondait Laerzer, vous attraperez une nouvelle crise de rhumatismes et vous ne serez plus bon à rien. Pourquoi n'essayeriez-vous pas d'entrer dans l'aviation ? Là, pas de marches forcées et un lit bien sec chaque soir.

Cette perspective plut aussitôt à Gœring. Voler était un grande nouveauté, encore peu pratiquée au cours de cette guerre. L'aviation donnait libre cours à l'esprit d'initiative individuelle et promettait d'être plus passionnante que le 112e régiment d'infanterie ; elle offrait, en outre, la possibilité de se distinguer rapidement. Gœring finit par faire une demande de changement d'arme et déclara qu'il deviendrait l'observateur de Loerzer.

— Pour ça, vous n'aurez pas besoin de vos jambes, souligna son camarade.

Le Dr. Heinrich Gœring n'aurait certainement pas approuvé ce projet, mais il était assez mal placé pour s'y opposer à ce moment-là puisqu'il venait de mourir à Haïti. Célibataire sans descendance, Ritter von Eppenstein avait mis toute la famille sous sa protection. Frau Gœring était devenue l'intendante du château de Mauterndorf et il était très probable, voire certain, qu'une large part de la grande fortune d'Eppenstein reviendrait aux Gœring dans un avenir assez proche : le « Ritter » était déjà âgé de 70 ans en 1914.

Hermann Gœring put donc se lancer dans cette périlleuse aventure qu'était l'aviation avec le sentiment réconfortant que sa mère

était pas dans le besoin. En octobre 1914, il t enfin affecté à une unité aérienne.

A bord d'un biplan de combat délabré, de- nt Loerzer, le jeune conscrit effectua son pre- ier vol de Fribourg à Darmstadt. Les deux ficiers attendaient leur affectation à une es- drille du front et passaient leurs journées en ls d'entraînement. En ces premiers jours de guerre, un observateur n'avait pas besoin un apprentissage de longue durée et Loerzer i avait appris tout ce qu'il devait savoir. En- n, ils reçurent leurs ordres de mission. Loer- r devait se rendre en avion à Stenay, près Sedan, et se présenter au *Feldfliegerabtei- ng 25*, unité se trouvant sous le commande- ent direct du Kronprinz, commandant en ef de la 5e armée, engagée face aux forces ançaises, à Verdun.

Ses camarades de cette époque se souvien- nt de lui comme d'un observateur excellent digne de confiance ayant un flair tout par- culier en matière de photographie aérienne. ux côtés de Loerzer qui tenait le « manche balai », il survola les fortifications de Verdun, penchant hors de la carlingue, tenant son ppareil photographique à bout de bras tandis u'il manœuvrait l'obturateur. Un jour, il réus- t à repérer du premier coup une batterie ançaise d'artillerie lourde qui s'apprêtait à mbarder les positions allemandes, et à diri- r par signaux, de son avion, le tir des batte- es allemandes, exploit qui réussit au point ue les canons de l'adversaire n'entrèrent pas action. En récompense de ce fait d'armes, reçut des mains du Kronprinz la première ses décorations, la Croix de Fer de première asse qui était alors beaucoup plus convoitée u'elle ne le fut par la suite.

Les signaux étaient un procédé bien utile, ais l'emploi de la téléphonie sans fil permet- it de gagner du temps et dispensait de gaspil- r son énergie. Gœring se mit donc à étudier technique de la T. S. F. Il fut le premier fficier à utiliser un poste émetteur de radio à ord d'un avion. Dès février 1915, il devint ex- rt en télégraphie ainsi que dans l'observation la correction du tir de l'artillerie allemande ar signaux sans fil.

Au début de l'été, Gœring regagna Fribourg our y suivre les cours de l'école d'entraîne- ent de l' « Aviatik » où Loerzer avait obtenu s diplômes quelques mois auparavant. Déjà coutumé à l'avion, Gœring ne tarda pas à btenir l'autorisation de voler. Bien des années lus tard, il aimait raconter que son premier ol, seul à bord d'un appareil, lui avait conféré n grand sentiment de puissance.

Quoique les avions qu'il pilotait au-dessus es collines de la Forêt Noire fussent des ma- ines lentes et délabrées, même comparés à eux qui volaient quelque dix ans plus tard, étaient encore, en 1915, les meilleurs appa- eils du monde et leurs pilotes étaient minu- eusement sélectionnés parmi l'élite des na- ons en guerre, élite s'efforçant d'un côté com- e de l'autre de maintenir les traditions de hevalerie que les troupiers croupissant dans boue des Flandres commençaient à oublier. œring réunissait en lui trois qualités qui ne rencontrent guère chez les hommes apparte- ant à sa race : un vague idéalisme fondé sur n patriotisme confus, une sentimentalité lar- oyante, et un caractère impitoyable qui, dans action, pouvait au besoin le dominer tout en- er. Le corps des aviateurs de la première uerre mondiale lui convint parfaitement.

A l'automne de 1915, Gœring, pilote entraîné, revint sur le front avec le fidèle Loerzer, membre de l'*Abteilung 25*. Son retour au service actif coïncida avec l'offensive d'automne des armées française et britannique et l'*Abteilung* eut fort à faire avec ses propres missions de reconnaissance et l'interception des avions ennemis chargés de missions similaires au-dessus des lignes allemandes.

Il est difficile de tenir pour absolument authentiques les nombreux exploits de guerre de Gœring tels qu'ils furent relatés par les zélés historiens nazis. Selon l'une de ces relations, Gœring aurait effectué, par un jour brumeux de novembre, un vol de reconnaissance avec deux autres chasseurs. Comme ils volaient à une altitude de 600 mètres, Gœring aperçut devant lui, au-delà des lignes britanniques, un bombardier Handley-Page de dimensions monstrueuses. Cet appareil venait à peine d'être mis en service et les officiers de l'*Abteilung 25* avaient coutume de parler entre eux du peu que l'on savait de cette machine et n'en avaient encore jamais vu. Gœring prit la décision d'abattre ce bombardier. Tout à l'idée de cette proie qui venait vers lui, il ne s'aperçut pas qu'il était seul. En effet, les pilotes des deux autres avions qui l'avaient accompagné, mais n'avaient pas la même préoccupation, avaient vu à 450 mètres au-dessus d'eux une vingtaine de chasseurs britanniques. Ils avaient prudemment fait demi-tour et rejoint les lignes allemandes. Gœring, lui, n'avait d'yeux que pour son bombardier géant. Il fonça sur lui, abattit le mitrailleur de l'arrière, reprit de l'altitude, piqua et neutralisa la mitrailleuse de l'avant. Enfin, une troisième rafale mit le feu à l'un des deux moteurs et le bombardier commença sa chute en spirale. C'est alors, seulement, que le chasseur Gœring entendit le vrombissement des Sopwith britanniques à ses trousses et s'aperçut qu'une dizaine d'entre eux descendaient en piqué pour l'attaquer. Un feu nourri creva le réservoir d'essence de l'Allemand, et, tandis qu'il allongeait le bras vers l'aiguille contrôlant sa réserve de carburant, une nouvelle rafale arracha et mit en pièces l'enveloppe de son aile droite éraflant sa jambe et sa hanche gauches. Il ne lui restait plus qu'à effectuer une dangereuse descente en piqué dans l'espoir de pouvoir se redresser à 60 ou 100 mètres du sol. D'un seul coup, le pilote allemand piqua du nez tandis que les chasseurs anglais, au risque de se heurter, se lançaient à sa poursuite, se gênant les uns les autres.

Gœring était encore maître de son appareil. Mais l'essence s'échappant à flots de son réservoir troué, il franchit, en rase-mottes, les lignes allemandes et atterrit tant bien que mal dans un cimetière dont l'église avait été convertie en hôpital de campagne. Une ou deux minutes après son atterrissage forcé, Gœring se trouvait sur la table d'opération dressée dans la crypte. Son avion ne présentait pas moins de soixante trous faits par les balles anglaises.

La blessure de la jambe était superficielle. En revanche, la balle dans la hanche avait fait de plus graves dégâts et il conserva toute sa vie une cicatrice de 25 centimètres.

A sa longue convalescence succéda une période où le service ne fut pas écrasant, période agréable et oisive qui fut égayée par la première aventure amoureuse dont on sache quelque chose. Marianne Mauser avait des parents aisés et dont la situation était solidement établie. Jolie, séduisante, elle fut éblouie par le

jeune aviateur blessé qui, sans être follement épris, lui témoignait cependant une certaine tendresse. Aux yeux des parents de Marianne, le lieutenant Gœring était un parti enviable. La famille à laquelle il appartenait, autant que ses propres exploits, parlaient en sa faveur. D'autre part, tout portait à croire qu'il était l'un des héritiers du riche Ritter von Eppenstein. Mais, pour le moment, il ne pouvait être question de fiançailles, encore moins de mariage. L'aviation, en temps de guerre, était une aventure périlleuse et c'est ce que Herr Mauser fit remarquer au sous-lieutenant qui avait, d'ailleurs, personnellement, de bien meilleures raisons que son futur beau-père de le savoir.

A la fin de l'été de 1916, Gœring repartit donc pour le front, laissant derrière lui sa « Mausie » amoureuse mais non fiancée.

Tout l'hiver, Gœring et Loerzer volèrent ensemble, et Loerzer eut, au moins une fois, l'occasion de sauver la vie de son camarade, en contraignant un avion de chasse français, qui s'apprêtait à l'abattre, de faire un atterrissage forcé.

L'élève avait maintenant dépassé le maître. La renommée du pilote Gœring ne cessa de grandir et, en mai 1917, on lui confia le commandement du 27e *Staffel* de chasseurs. Pour la première fois il était libre de commander à sa guise : le nouveau chef ne tarda pas à faire sentir son autorité.

Entièrement rénové et réorganisé, le *Staffel* commença par remporter une impressionnante série de victoires. Ceux qui, au cours de cette guerre, si loin de nous aujourd'hui, volèrent avec les Alliés évoquent encore cette formation dont la cocarde noire et blanche se détachait sous l'aile inférieure de l'avion et que les troupes britanniques avaient surnommé « Black and white » d'après la célèbre marque de whisky.

Un officier britannique avait, lui, d'excellentes raisons de se souvenir du Gœring de cette époque. Le capitaine Frank Beaumont, pilote au *Squadron 56* du *Royal Flying Corps*, avait livré d'âpres combats aux aviateurs de l'escadrille allemande. Un jour qu'il venait d'abattre deux avions ennemis, l'aile de son propre appareil se disloqua, sans qu'il pût découvrir la cause de cet accident. Il parvint néanmoins à amener son avion au sol, mais derrière les lignes allemandes ; il ne fut que légèrement blessé au pied. Sa détention fut d'abord considérablement adoucie par de nombreuses visites que lui rendait un certain lieutenant Gœring qui lui apportait cigarettes, chocolat et autres gâteries, et lui parlait avec admiration du *Squadron 56*. Sans jamais essayer de lui soutirer le moindre renseignement militaire, il parvenait à aiguiller la conversation sur des sujets susceptibles d'intéresser des aviateurs — conversation qui restait toujours sur un plan très général.

Une fois qu'il eut gagné son deuxième galon, Gœring réussit à venir à bout des hésitations de la famille Mauser et, à l'automne 1917, se fiança officiellement à Marianne.

A la même époque, le haut-commandement allemand entreprit de réorganiser le corps aérien. Il fut décidé que l'on constituerait un certain nombre de formations de chasseurs composées chacune de 48 appareils subdivisés en groupes de 4 avions. Celui qui eut l'honneur de recevoir le commandement de la première de ces unités relativement importantes — le *Geschwader n° 1* (Escadrille n° 1) — fut capitaine Freiherr Manfred von Richthofen.

Cette expérience devait être dès le dé couronnée de succès, et de nouvelles for tions constituées sur le même modèle fur rapidement mises à pied d'œuvre. En m 1918, le *Staffel* 27 de Gœring fut incorporé *3e Geschwader* et envoyé à Ypres.

Les victoires de Richthofen devinrent lég daires et un objet d'admiration de la part ses amis comme de ses adversaires. Déjà, avril 1918, il avait, à lui tout seul, abattu q tre-vingts avions ennemis. Le 21 de ce m il s'envola comme d'habitude dans son « F ker », mais, ce jour-là, le héros ne rentra pa

Deux jours plus tard, un avion britanni survola les lignes allemandes et lâcha un m sage confirmant la nouvelle de la mort l'aviateur, ainsi qu'une photographie de la to be de Richthofen que ses ennemis anglais av couverte de fleurs.

Un grand aviateur était mort et parmi officiers les plus anciens et les plus expérim tés de l'entourage de Gœring, la question de succession du défunt était de la première i portance. Un « testament militaire », griffon au crayon sur un bout de papier, fournit réponse à la question qui les obsédait au p haut point : « 10.3.18 — Si je ne reviens p le lieutenant Reinhard prendra le comman ment du *Geschwader*. FRHR. v. RICHTHOFE Capt. »

Reinhard fut nommé capitaine et dev donc le chef du *Geschwader*, mais Gœring e lui aussi, sa récompense. Il était alors l'un pilotes les plus célèbres d'Allemagne. Le no bre des avions ennemis qu'il avait abat s'élevait à vingt-et-un. En mai 1918, le Kai tint compte de ces faits d'armes et lui conf la plus haute distinction qu'il pouvait acc der : le si convoité *Orden « Pour le Mérite »*

Gœring se trouva alors officiellement pl parmi les grands héros allemands de la guer Sur les cartes postales qui le représentaie vendues par milliers d'un bout à l'autre de mère patrie, il regardait le monde civil de yeux bleus et froids. Les *Backfische* (adol centes) plaçaient le portrait de « notre pil de chasse triomphant » sur leur table de n à côté de ceux d'autres « Siegfried », et voyaient à l'original des lettres passionné Pour la première fois de sa vie, Gœring go à la gloire ; elle avait une saveur qu'il aim vraiment beaucoup.

Il n'existe aucune preuve que « Mausie pour qui l'ascension de son fiancé dut ê une cause de fierté et d'inquiétude, eût r à craindre des milliers de jeunes filles q maintenant, partageaient son admiration p Hermann. Peu enclin aux aventures amour ses, Gœring n'avait pas le temps de profi des occasions qui s'offraient à lui. Il avait fréquents contacts avec Reinhard qui avait s cédé à Richthofen à la tête du *Geschwader*.

Le 3 juillet, les deux aviateurs devaient, l après l'autre, survoler l'aérodrome d'Adle horst près de Berlin, pour essayer un nouve type de chasseur « Fokker ». Gœring déco le premier, vira, effectua quelques loopings finalement, atterrit sans encombre. Il se hi hors de l'appareil et Reinhard prit place, à s tour, dans la carlingue. Le « Fokker » s'éle doucement jusqu'à une altitude de 900 mètr C'est alors que, du sol, ceux qui l'observai virent les ailes se briser en mille morceau

appareil désemparé s'abattit comme une balle plomb.

Cinq jours plus tard, l'*Oberleutnant* Hermann ering reçut le commandement du *Geschwa-r*, réalisant ainsi sa plus grande ambition.

La joie qu'il éprouva à succéder à Richtho-n fut quelque peu assombrie par un événe-ent qui mit en fureur toute sa famille : à ge de 74 ans, Ritter von Eppenstein se mit tête de tomber amoureux et d'épouser une rtaine Fraülein Lilli von Schandrowitz, de arante ans plus jeune que lui. Frau Gœring t obligée de quitter la douillette résidence de auterndorf et tout espoir d'hériter du vieil mme dut être abandonné. Hermann entra ns une terrible colère et — ce qui était bien ns son caractère — engagea avec son ancien enfaiteur une mauvaise querelle qui n'abou-t à rien. La nouvelle Frau von Eppenstein installa à Mauterndorf et — le mouvement humeur de Hermann aidant — la famille œring fut carrément mise à la porte.

Le 14 juillet 1918, Gœring assuma donc le ommandement de son escadrille. Ce jour-là, ciel était bas et il bruinait, tandis que, de autre côté des lignes, les soldats français trou-aient le temps de boire pour fêter la prise de a Bastille. Au grand complet, l'unité était à la arade pour souhaiter la bienvenue à son com-andant que présenta le lieutenant von Wedel. ux paroles de ce dernier, Gœring, qui prononça ce jour-là son premier grand discours, ré-ondit, affectant le ton et la manière décidés u vrai militaire :

— C'est pour moi un magnifique honneur de ommander une unité si riche en traditions, éclara-t-il en conclusion. Des heures graves ous attendent.

Puis, le lieutenant Bodenschatz présenta cé-émonieusement au nouveau commandant la canne de Richthofen », précieuse relique que anfred von Ritchthofen avait léguée à l'infor-uné Reinhard et qui revenait maintenant au roisième et dernier chef du *Geschwader*.

L'escadrille ne tarda pas à renouveler ses ex-loits. Mais la retraite allemande de la Marne vait commencé et l'activité ennemie ne cessait 'augmenter. Le 18 juillet, Gœring abattit son ingt-deuxième appareil et au tableau de chas-e du *Geschwader* figuraient au total : neuf vions français et deux britanniques. Mais, les erfectionnements apportés sans cesse aux ap-areils alliés, tant au point de vue de leur qua-té que de leur équipement, étaient une source onstante d'inquiétude.

Vers la fin juillet, Gœring réussit à décro-her une permission et, pendant son absence, e commandement du *Geschwader* fut assuré ar un certain lieutenant Ernst Udet, dont nous eparlerons en détail par la suite.

Dès le mois d'août, les Allemands étaient en leine retraite, chaudement poursuivis par les rmées alliées. Il devenait de plus en plus dif-icile de remplacer les avions détruits et plus alaisé encore de trouver des successeurs aux abiles aviateurs qui avaient péri.

Le 8 novembre, des nouvelles aussi inquiétantes qu'incroyables commençaient à parvenir jusqu'au *Geschwader* replié à Tellancourt. Le Kaiser abdiquait, une mutinerie de la marine avait éclaté à Kiel. Des émeutiers circulaient librement dans les rues de Berlin et la troupe allemande avait ouvert le feu sur ses propres officiers.

Le 9 novembre, à midi, Gœring réunit ses officiers. Ils devaient, leur dit-il, se tenir les coudes et ne faire qu'un — un pour tous et tous pour un. S'ils étaient attaqués par leurs propres troupes, ils devaient se défendre. Un piquet en armes fut posté devant le quartier général où les officiers de l'escadrille Richthofen passèrent une nuit sans sommeil. Aucune attaque n'eut lieu.

Le lendemain matin, des ordres contradictoires lui parvinrent des autorités. Tantôt le *Geschwader* devait se replier à Darmstadt, tantôt il devait rester en place ; l'escadrille devait livrer ses avions à l'armée américaine, ou de nouveau se retirer et gagner Darmstadt.

Gœring décida de se ranger à cette dernière consigne, d'une part parce qu'elle avait été donnée deux fois, d'autre part parce qu'elle lui permettait de surseoir à la reddition. Bodenschatz emmenerait à Darmstadt le personnel non navigant et le matériel dans les camions du *Geschwader*, tandis que Gœring rentrerait par avion en Allemagne avec ses aviateurs battus. L'épais brouillard qui, pendant vingt-quatre heures, régna sur Tellancourt, rendit le décollage impossible, et les officiers flânaient tristement sur le terrain détrempé espérant seulement que les Américains n'arriveraient pas avant que le ciel ne se fût éclairci. Tout était très calme.

Le jour suivant apporta la nouvelle du « cessez-le-feu ». Au moment où les cloches de Paris et de Londres sonnaient à toute volée pour célébrer l'Armistice, les derniers éléments de l'escadrille Richthofen quittaient Tellancourt. Tandis que, démarrant dans un bruit de ferraille, les 35 camions de Bodenschatz emportaient 250 hommes et le matériel, un par un et rebondissant sur les monticules de la piste, les « Fokkers » prenaient leur vol et viraient vers l'est.

En novembre 1919, Gœring prit congé de ses camarades au café Stiftskeller à Aschaffenburg. Il leur retraça pendant un moment l'histoire de leur unité, évoqua ses victoires et ses pertes, et parla de l'étrange période qui les attendait, époque dans laquelle ils pouvaient déjà entrevoir la ruine des valeurs qui leur avaient été si chères et l'effondrement de tous les loyalismes traditionnels. Il parlait avec une émotion bien compréhensible dans ces circonstances tragiques et beaucoup parmi ceux qui l'écoutaient ne purent retenir leurs larmes. L'orateur leva alors son verre :

— Au *Geschwader* Richthofen, s'écria-t-il.

Tous burent. Gœring vida sa coupe jusqu'à la dernière goutte, puis, d'un geste sauvage, la brisa contre le mur.

2. DEUX RÉUNION

HERMANN Gœring fut démobilisé comme capitaine. Son grade, ses décorations et ses talents d'aviateur constituaient son seul héritage de quatre années de service pour la cause allemande. Mais, ni le rang, ni les médailles ne représentaient un bagage suffisant en Allemagne en 1919. Un passé d'officier ne faisait que mériter la haine de la populace et la défiance de ceux qui s'efforçaient de former un gouvernement précaire. Bardé de décorations, il n'en était que plus suspect.

L'écroulement de l'Allemagne semblait total. Jusqu'à l'armistice, le moral de la population civile avait été, dans l'ensemble, plus élevé que celui des troupes au front. Battus, minables, éprouvant une amertume justifiée, les soldats rentraient dans leurs foyers où ils ne tardaient pas à contaminer, par leur désespoir, ceux qui, quatre années durant, avaient attendu leurs vainqueurs. Gœring passa lui-même par cette épreuve, courante chez ceux qui, aux derniers jours de 1918, portaient encore l'uniforme d'officier de l'armée impériale.

Une foule d'anciens combattants, de filles et de femmes, affamés et hagards, qu'excitait un agitateur bolchevique, l'assaillit. Ils criaient: « A bas la guerre ! » et essayèrent d'arracher ses décorations de sa vareuse, tandis qu'il se frayait un chemin dans la cohue.

Il n'y avait, en vérité, que peu de ressemblance entre l'Allemagne de la fin de 1918 et l'arrogante nation qui, quatre ans plus tôt, avait entraîné le monde dans la guerre. Dans les rues de Berlin, les *Spartakistes* déployaient leurs drapeaux rouges et installaient leurs mitrailleuses. Le sinistre Karl Radek arrivait en toute hâte de Moscou porteur de conseils destinés au parti communiste allemand. Dans les rues de la capitale, des batailles mettaient aux prises les communistes et leurs adversaires, et l'assassinat politique devenait chose courante. Pour quelques pfennigs, on pouvait acheter un fusil à un soldat fatigué de se battre. A Brême et à Hambourg, les ouvriers désarmaient la troupe. Enfin, au cours de cet hiver, la ration individuelle des Berlinois en pommes de terre fut d'à peine 5 livres.

A l'âge de 25 ans, Gœring était donc seul dans cette Allemagne qui le repoussait, lui et les hommes de sa caste. Etre soldat et faire le coup de feu, voilà tout ce qu'il avait appris, et dans le Reich vaincu il semblait ne plus y avoir place pour des hommes ne connaissant que le métier militaire. Il avait consacré dix ans de sa vie à servir et à vénérer un système politique qui lui avait paru, autrefois, aussi immuable que les Alpes qu'il aimait, et qui disparaissait aujourd'hui complètement dans le chaos de la défaite et de l'infâmie. Pour un officier démobilisé — qu'il appartînt ou non à l'armée régulière — il n'était pas question de prime de libération en dehors de sa pension militai
Le capitaine Gœring n'avait pas même de vê
ments civils dignes de ce nom. Grâce à l'amo
tardif du Ritter von Eppenstein pour Fraül
von Schandrowitz, Mauterndorf, où il aurait
trouver refuge, lui était maintenant fermé, s
tout depuis qu'il avait laissé se manifester s
mauvais caractère. Frau Gœring, qui vivait c
chement à Munich d'une pension dont le ta
diminuait de jour en jour, ne pouvait subve
aux besoins de son fils et les autres membr
de la famille n'étaient guère en meilleure p
ture.

Au nombre des officiers alliés qui furent
premiers à entrer dans Munich se trouvait
capitaine Beaumont qui parlait l'allemand à
perfection. On l'avait envoyé en avant po
préparer l'arrivée des autorités britanniq
chargées de contrôler le désarmement de l'av
tion allemande, et son premier soin fut de
quisitionner un appartement convenable da
le luxueux *Hotel Vierjahreszeiten*. Il venai
peine de déballer ses provisions, cigarettes,
et whisky britanniques, que deux officiers a
mands se présentèrent à la porte ; il fut r
de reconnaître en l'un d'eux le lieutenant G
ring qui lui avait témoigné tant de gentille
pendant ses premiers mois de captivité.
compagnon de Gœring était Ernst Udet.

L'occasion de s'acquitter de sa dette se p
sentait, et l'officier britannique entendait
pas la laisser échapper. Pendant plusieurs
maines, il fit pratiquement vivre les deux A
mands. Ils se nourrissaient à ses frais, fumai
ses cigarettes et lorsque la ration hebdomada
d'alcool arrivait, ils se la partageaient jusq
épuisement et vivaient ensuite sobrement j
qu'à la livraison suivante. Ni Gœring, ni U
ne demandaient d'argent et Beaumont sent
qu'il ne devait pas leur en offrir. Ils se cont
taient de vivre dans une atmosphère de ca
raderie jusqu'au jour où Munich ne paraiss
pas l'endroit voulu pour des officiers alleman
démobilisés, tous deux partirent chercher f
tune ailleurs, après avoir chaleureusement
mercié leur hôte.

Gœring n'oublia jamais cette époque de
vie, et le capitaine Beaumont, (aujourd'
« Commodore » de l'Air) ne manqua jamais
recevoir une carte postale à l'occasion de
anniversaire et pour la Noël. Ce geste ami
dura même pendant la première année de
dernière guerre mondiale.

Le capitaine Gœring pensa alors qu'il dev
partir à l'étranger pour y utiliser peut-être
capacités : sa grande habileté à piloter
avion.

Mais, une fois de plus, des obstacles se d
sèrent. Les nations alliées et leurs dépendan
d'outre-mer étaient fermées à toute immig
tion allemande. Les Etats-Unis qui avaient
une certaine époque, attiré les jeunes A
mands, ne les accueillaient plus aujourd'h
L'Afrique du Sud offrait bien encore quelq
possibilités, mais cette terre lointaine séd
sait peu Gœring.

En janvier 1919, Herr Mauser demanda, par égramme, à son futur gendre, ce qu'il pou- it alors offrir à sa fille. La réponse fut : Rien », et ses fiançailles avec Fraülein Mau- furent aussitôt rompues.

Ainsi que le cas se présenta souvent dans venir, ce fut l'industrie allemande qui sauva ering. Le Danemark organisait alors, à Cope- agne, une exposition aéronautique, et les fa- iquants d'avions allemands encore sous la upe des Alliés étaient impatients de présen- leur marchandise. Gœring accepta l'offre li lui fut faite d'exposer le « Fokker F-7 » à penhague, à condition qu'on lui ferait don l'appareil une fois la démonstration termi- e. Au printemps 1919, il vola donc à bord de n appareil de Berlin au Danemark.

Les premières exhibitions aériennes furent sez périlleuses. Un jour que Gœring exécutait s acrobaties au-dessus de l'aérodrome de Co- nhague, et que, sur le terrain, la foule l'ob- rvait bouche bée, une mouette heurta l'hélice li se brisa. Le petit avion fit une chute en irale de plus de 2.000 mètres sous les yeux s spectateurs haletants. A la dernière minute, pilote réussit à reprendre le contrôle de son pareil — comment il y parvint, Gœring ne sut jamais — et descendit en vol plané jus- u'aux hangars.

L'argent rentrait assez bien et était vite dé- ensé. Gœring passait ses dimanches dans les lles de province offrant aux amateurs une ourte séance de vol à raison de 50 kronor nviron 100 francs de l'époque) par tête, et, aque dimanche soir, il avait en poche de oi passer une semaine relativement dispen- ieuse. Il put se permettre de descendre dans élégant hôtel de Copenhague, et il lui arriva arfois, pendant des semaines de suite, de dor- ir le jour et de passer ses nuits dans les bars les boîtes de cette joyeuse cité. Les Danois avaient surnommé « le fou volant » et lui ortaient une certaine sympathie. L'isolement soupirant éconduit de Marianne Mauser fut rgement compensé par l'affection que lui por- rent plusieurs dames danoises.

Pendant un an, il vécut, à Copenhague, dans nsouciance et au jour le jour. Mais l'Allema- e exerçait encore de l'attrait sur ses fils ilés et il tardait beaucoup à Franziska Gœ- ng, à qui Hermann était sincèrement attaché, recevoir la visite de son fils. Sans passeport, en compagnie d'une amie, Gœring vola jus- 'à Berlin, puis, de là, il se rendit à Munich , s'il fut chaleureusement reçu par sa mère, s compatriotes l'accueillirent plutôt fraîche- ent. Ne trouvant pas de travail en Bavière, ering regagna le Danemark au bout de quel- es jours.

En Suède, le plus prospère et le plus puis- nt des pays scandinaves, les démonstrations riennes du jeune Gœring ne passèrent pas aperçues. Un groupe de Suédois progressistes aient en train d'organiser un service civil rien. En 1919, comme ce fut le cas en 1945, avaient besoin d'hommes ayant une expé- nce de l'aviation de guerre pour piloter leurs pareils.

En Scandinavie, le monde de l'aviation était cette époque encore plus restreint qu'il ne st aujourd'hui et, dans l'entourage de Gœring Copenhague, on parlait beaucoup des projets édois. Si quelqu'un devait tirer profit de tte entreprise, ce serait lui. Ainsi en décida capitaine Gœring. Aussi, en décembre 1919, posa-t-il sur l'aérodrome de Ljungbyhed, en Suède méridionale. En touchant le sol, il brisa son train d'atterrissage et dut gagner Stockholm en chemin de fer.

Au cours de l'hiver, le fidèle F-7 de Gœring fut réparé, remis à neuf et, en avril, prêt à voler de nouveau. Le 11 avril 1920, il prit son vol au-dessus de Gärdet, où s'élèvent aujourd'hui des immeubles, des hangars et des bureaux, mais qui n'était alors qu'un vaste terrain à découvert aux environs de Stockholm. Le journal « Svenska-Dagbladet » commenta favorablement cette exhibition de vol acrobatique, l'un des premiers jamais effectués en Suède.

Ces mois passés en Suède furent très agréables à Gœring. Il exerçait comme pilote à la Svensk-Lufttrafik un métier qu'il connaissait et aimait à la fois ; il était un personnage assez important dans le cercle étroit de l'aéronautique suédoise. Il gagnait suffisamment d'argent pour vivre et pour se payer de temps à autre quelque « jolie chose » pour son petit salon, et quoique son cœur fût en Allemagne, où tout semblait aller de mal en pis, il n'était pas malheureux à Stockholm. Il se fit de nombreux amis dans la bonne société de la ville et fut, en quelque sorte, une personnalité assez populaire pour qu'on le conviât à des dîners et à des bals.

Un jour, au cours de l'hiver 1921, tôt dans l'après-midi, un certain comte Eric von Rosen se présenta à l'aérodrome de Stockholm. Ce jeune homme était déjà célèbre, en Suède, comme explorateur. Toujours prêt à tenter une aventure, fantasque, capricieux, il se sentait justement, ce jour-là, d'humeur capricieuse. Plutôt que de voyager dans un train qui se traînerait pendant deux heures ou plus entre Stockholm et Sparreholm d'où il devait rejoindre, par la route, sa propriété de Rockelsta, il demanda s'il lui serait possible de faire le voyage direct pour Rockelsta en avion. De l'aveu de tous, le temps était franchement mauvais. La neige qui tombait en abondance d'un ciel de plomb rendait l'entreprise d'autant plus séduisante aux yeux de von Rosen. A ceux qu'il rencontra à l'aérodrome, il expliqua qu'il n'avait jamais volé dans une tempête de neige et qu'il était impatient d'en faire l'expérience. Se trouvait-il un pilote disposé à l'emmener jusqu'à Rockelsta ? Le capitaine Gœring répondit qu'il était prêt à faire le voyage.

Le trajet détestable dut amplement satisfaire le comte von Rosen. Un vent contraire rabattait la neige sur les visages du pilote et du passager, tandis que l'avion luttait contre la tempête au-dessus des collines couvertes de sapins.

Enfin, la surface gelée d'un lac s'étendit au-dessous d'eux et, aux dernières heures de cette courte après-midi d'hiver, Gœring se posa sur la glace. Mais il s'était trompé de lac ; le comte von Rosen s'en rendit compte dès qu'il put retrouver ses esprits. Gœring décolla de nouveau, et, cette fois, atterrit sur le lac Baven, non loin des murailles en pierres rouges du château de Rockelsta.

Pilote et passager étaient à demi gelés en entrant dans le hall de la résidence, mais l'accueil qui leur fut réservé racheta l'inconfort du voyage. On se dépêcha de leur préparer un bain chaud, après quoi la comtesse les installa tous deux près d'un grand feu et leur apporta un grog. L'endroit semblait à Gœring, qui jetait des regards autour de lui, l'expression même du confort — semblable à certains égards à Mauterndorf — en somme le genre de résidence qu'il avait toujours appréciée. Des armes an-

ciennes étaient accrochées aux murs du grand hall à côté des têtes et d'andouillers de cerfs et d'élans. Au bas de l'escalier, qui partait du hall et montait vers l'obscurité des étages supérieurs, se dressait un gros ours empaillé que le comte von Rosen affirmait avoir tué d'un coup d'épieu. Gœring était en admiration devant la bête lorsqu'une femme descendit l'escalier. Mince et brune, elle s'avança dans le hall et fut présentée au jeune Allemand sous le nom de Carin von Kantzow, sœur de la comtesse von Rosen. Gœring la considéra des pieds à la tête et la trouva très belle.

Après le souper qui les réunit, Gœring raconta à ses hôtes, dans un suédois approximatif et estropié, des histoires de guerre, et évoqua avec amertume les humiliations de son pays. On lui témoigna beaucoup de sympathie — Carin von Kantzow en particulier. Puis tous quatre s'assemblèrent autour du piano et l'on se mit à entonner des chants populaires suédois, dont Gœring ignorait les paroles mais pouvait retenir la mélodie, ainsi que quelques airs allemands.

Tout cela était très triste, très nostalgique et, selon le goût allemand, très beau. Et comme leurs regards se croisaient par-dessus le piano, Carin et Hermann se sentirent profondément émus.

Gœring s'arrangea pour rester un jour de plus à Rockelsta. Et lorsque, enfin, le ronronnement du moteur du Fokker se perdit derrière les collines enneigées qui s'étendaient autour du château, l'aviateur emportait avec lui une nouvelle raison de vivre.

Carin von Kantzow était de cinq ans plus âgée que Hermann Gœring. Son père, le baron Carl von Fock, avait servi dans l'armée suédoise, et, elle avait, par sa mère, des ancêtres également militaires.

En 1910, alors qu'elle était âgée de 21 ans, Carin épousa le capitaine Nils von Kantzow, lieutenant dans l'armée suédoise. Ils passèrent leurs premières années de vie commune dans une garnison du nord du pays, puis à Paris où von Kantzow fut nommé attaché à la Légation de Suède. Le couple rentra à Stockholm en 1914, juste avant la déclaration de guerre.

Quoique la Suède ne fut pas belligérante, les quatre années du conflit occupèrent beaucoup le capitaine von Kantzow qui consacra peu de temps à sa femme et à leur fils Thomas. Délaissée, Carin devint instable. Se faisant vite des amis, elle les laissait vite tomber ; elle posa pour des peintres ; des musiciens et des poètes lui dédièrent leurs œuvres ; mais Stockholm n'était qu'une petite cité et la Suède un petit pays. De par le monde, il se passait de grandes choses et Carin, qui était germanophile, aspirait à prendre part à ces grandes choses.

La fin de la guerre n'apporta pas un terme aux impatiences de Carin. Et lorsque, au cours de cette nuit de l'hiver 1921, elle fit la connaissance de ce jeune Allemand qui avait si vaillamment servi la cause qui lui tenait à cœur et était aujourd'hui exilé de son propre pays, son cœur s'enflamma pour lui. Elle prit la décision de le revoir.

Ils ne se virent pas souvent au cours des trois mois qui suivirent ; mais bientôt Hermann et Carin comprirent qu'ils s'aimaient. Gœring écrivit à la comtesse de longues lettres pleines de passion et s'essaya même à écrire des vers maladroits. A ses yeux, la situation était claire; il aimait Carin et Carin l'aimait. Elle devait donc, évidemment, divorcer d'avec von Kantzow, après quoi ils se marieraient. Pour Car... l'affaire se révélait plus compliquée. Si e... n'avait plus d'affection pour son mari, e... éprouvait, néanmoins, de grands sentiments ... loyauté envers lui. D'autre part, malgré tout ... charme et le passé romantique de Herma... son avenir n'était guère plus assuré qu'à l'ép... que où Herr Mauser avait rompu ses fiançail... avec Marianne. L'épouser maintenant équiva... drait à troquer confort et sécurité contre pa... vreté et incertitude du lendemain.

Gœring, lui non plus, ne tenait pas en pla... Il s'aperçut enfin qu'il ne pouvait plus viv... loin de l'Allemagne et que, d'une manière ... d'une autre, il devait contribuer à la rena... sance de son pays. Il se rendait compte, d'au... part, qu'il ne pourrait rendre que peu de s... vices tant qu'il n'aurait pas essayé de comb... les nombreuses lacunes de son éducation. ... avait déjà démissionné de la Svensk-Lufttra... et était pratiquement le seul, en Suède, à ... présenter le parachute Heinicken. Il abandonn... sa situation et laissa Carin se débattre avec ... problèmes de conscience. En 1922, il se ren... donc à Munich où — étudiant un peu mûr ... il s'inscrivit à l'Université de cette ville.

Carin prit enfin une décision. Plutôt êt... pauvre avec Hermann que continuer à men... la vie étroite d'une aristocrate suédoise. El... annonça son intention de rendre visite à ... mère de Gœring, à Munich, sans pour cela ro... pre les liens qui la rattachaient avec sa v... d'autrefois.

Si l'Allemagne, qu'elle avait depuis si lon... temps admirée de loin, ne lui plaisait pas, e... pourrait toujours retourner en Suède. Ma... l'Allemagne lui plut. Elle aima aussi Franzis... Gœring, et un court séjour suffit à confirm... sa décision de rompre avec le passé. Elle revi... donc à Stockholm et demanda le divorce ... capitaine von Kantzow.

Le capitaine von Kantzow se comporta, ... fait, d'une manière si chevaleresque, qu'il ... troya à sa femme et à l'homme qui l'avait su... planté dans son affection une somme perm... tant de subvenir modestement aux besoins ... couple. Grâce à sa future femme, Gœring ... trouva, pour la première fois depuis la fin ... la guerre, à la tête d'un petit capital.

Célébré à Munich, le mariage fut simple. ... repas de noce, qui eut lieu au Park Hotel ... au cours duquel on but de la bière et on cha... ta, fut ordonné par Bodenschatz, son second ... l'escadrille Richthofen. La sœur aînée de Car... assista à la cérémonie ainsi que quelques a... ciens camarades de guerre de Gœring. Les no... veaux mariés partirent ensuite pour les Alp... bavaroises et s'installèrent dans un petit p... villon de chasse près de Bayrischzell où ils v... curent leurs premiers mois de mariage. Le... lune de miel se passa en longues randonné... à travers les montagnes. Là, Gœring s'allonge... sur l'herbe de quelque pâturage de plateau ... lisait des vers à sa bien-aimée, vivant table... du romantisme allemand. Le soir venu, on ... réunissait joyeusement dans l'auberge du pay... où l'on chantait beaucoup aux sons de la cith... re et de l'accordéon.

A l'époque de son mariage, Gœring se se... tait prêt à se lancer dans n'importe quelle sa... vage aventure pour balayer la honte de la d... faite. Par une de ces sinistres coïncidences ... fréquentes dans l'histoire, le « frère de ... côte » qu'il recherchait à demi-inconsciemme... l'attendait à Munich.

Certain dimanche après-midi de novemb...

ering quitta seul Bayrischzell, se rendant ns la capitale bavaroise pour assister à une nion politique de la Königsplatz. O ironie ! te manifestation avait pour objet de pro- ter contre la livraison aux Alliés de certains efs militaires allemands considérés comme criminels de guerre ». Cette question tenait ering d'autant plus à cœur que, à un certain oment, la France avait demandé son extra- tion comme criminel de guerre. Militaire de rrière, il jugeait intolérable qu'un gouverne- ent allemand livrât à l'ennemi des soldats i n'avaient fait que leur devoir envers leur ys. La réunion se tenait sous les auspices du rti du centre, les « Démocrates », et d'une rieuse petite organisation appelée le « parti tional-socialiste des travailleurs allemands », nt Gœring ne savait absolument rien sinon 'elle était dirigée par un certain Hitler, un mme que l'on considérait généralement com- e un mystique fanatique. Néanmoins, Gœring prouva avec tant d'enthousiasme l'objet de meeting qu'il ressortit son vieil uniforme, se ssa autour du cou son cordon de l'ordre *Pour le Mérite* » et, bravant les regards des ssants, prit le tramway pour la Königsplatz. Lorsqu'il arriva sur les lieux de la réunion, s'aperçut qu'il n'était pas le seul à avoir vêtu l'uniforme. Près de la tribune se tenait groupe de jeunes nazis miteux, dont les cu- tes foncées et les chemises brunes pouvaient, a rigueur, tenir lieu d'uniforme. Ils n'impres- onnèrent pas Gœring.

Il ne fut pas davantage frappé par ce bour- ois à l'air important, en chapeau de feutre chaud pardessus qui gravit peu après la tri- ne et commença à protester, d'une voix aintive, contre la *méchanceté* des Alliés qui rlaient de faire passer en jugement comme criminels » des officiers allemands. Toute- is, son attention fut bientôt distraite par un mme qui se tenait près de lui dans la foule, tu d'un *trench-coat* fripé, nu-tête, une mèche cheveux bruns retombant sur le front, et nt une petite moustache plutôt ridicule don- it, à défaut de distinction, de l'originalité visage, à première vue insignifiant. Une fou- d'admirateurs entourait ce personnage, et œring demanda à son voisin qui il était. Lors- 'il apprit qu'il s'agissait du « mystique fa- tique » Adolf Hitler, il le regarda avec un térêt accru. Hitler n'était pas moins intéressé par ce jeune officier dont la silhouette ne pouvait passer inaperçue. Et, tandis que les orateurs discouraient et hurlaient, les deux hommes se jaugeaient, sans toutefois s'adresser la parole.

Aussi longtemps que les hommes n'en sauront pas davantage sur l'âme humaine, il est peu probable qu'une explication satisfaisante fasse jamais comprendre la subite attirance que Gœring éprouva, cet après-midi-là, pour Adolf Hitler. Gœring lui-même serait embarrassé pour s'expliquer autrement qu en termes vagues :

— J'ai senti *instinctivement*, tout à coup, dira-t-il plus tard à un ami, que là était le chef dont l'Allemagne avait besoin.

Si Hitler avait le génie du mal, il n'en avait pas moins du génie tout court. Quelques jours après cette première entrevue muette, Gœring découvrit plusieurs raisons, patriotiques et égoïstes, de réaffirmer sa foi en Hitler. Mais on n'aurait su expliquer « normalement » ces premières minutes de communion silencieuse. Lorsque Méphisto apparut au dicteur Faust, celui-ci n'eut pas besoin qu'on lui présentât son visiteur. Peut-on, sans trop faire appel à l'imagination, supposer que Lucifer se fit connaître, par ses propres moyens, d'un nouveau disciple, cet après-midi là, sur la Königsplatz de Munich ?

En tout cas, Gœring retourna, par la montagne, jusqu'à Bayrischzell, l'esprit plein de cet homme au *trench-coat* fripé. Le même soir, il notait sur son journal qu'il avait vu Hitler et, avant de se coucher, il parla assez longtemps de lui avec Carin.

Le lendemain, Gœring retourna à Munich, emmenant sa femme avec lui. Une réunion nationale-socialiste avait été annoncée, à laquelle Hitler prit la parole. Tous deux écoutaient ardemment, tandis que le flot oratoire les submergeait, oublieux de l'allemand défectueux, de l'accent autrichien, des lieux communs de celui qui parlait. Pour la première fois depuis la guerre, pensait Gœring, la voix de la violence se faisait entendre de nouveau en Allemagne. Cet homme s'efforçait de *faire quelque chose* pour tirer son pays de la honte dans laquelle la défaite l'avait plonge.

— Je suis pour cet homme, corps et âme, déclara-t-il à Carin.

Le lendemain, il alla voir Hitler et s'offrit à la cause nazie.

3. DE L'IMPORTANCE D'ÊTRE UN HÉRO

L'accession au parti du capitaine Gœring fut providentielle pour Adolf Hitler. Les mieux disposés auraient pu affirmer que les nazis de 1922 étaient plus ardents que nombreux et le critique le plus indulgent n'aurait pu soutenir que les partisans de Hitler péchaient par excès de distinction, distinction dont leur chef sentait maintenant la nécessité.

Hitler avait le don bien à lui d'exercer une étrange attirance sur ceux avec qui il entrait en rapport, attirance qui pouvait amener une grande assistance de simples inconnus à se soulever d'enthousiasme hystérique. Poussé à un degré extraordinaire, il possédait toutes les ficelles du démagogue né, le *Bauernfänger*, ou « dupeur-paysan », comme on dit en allemand. Toutefois, Hitler poursuivait un plus gros gibier que les paysans et, pour ce genre de chasse, son équipement, il s'en rendait pleinement compte, n'était pas encore approprié. Les industriels de la Ruhr et de la Rhénanie, susceptibles, pour peu qu'on les amadoue convenablement, de remplir les caisses vides du parti, les officiers supérieurs de la *Reichswehr* dont l'appui moral serait le bienvenu, les politiciens dont il fallait flatter l'amour-propre — tous ces personnages paraissaient enclins à fonder leur jugement sur les antécédents de l'homme avec qui ils négocieraient ; et il faut reconnaître que le passé de Hitler n'était guère impressionnant.

En premier lieu, il n'était pas un « gentleman ». Dans l'Allemagne de 1922, ce détail ne pouvait être qu'une question sans importance, tant la société avait évolué en huit années. Mais c'étaient précisément les dernières citadelles de la noblesse et des privilèges (et, incidemment, du nationalisme traditionnel) que le chef nazi se proposait d'investir ; et le fait d'être le fils d'un fonctionnaire des douanes autrichiennes parfaitement insignifiant ne constituait pas, même en 1922, un bagage suffisant. En outre, Hitler était un étranger ; ce fut dix ans plus tard seulement qu'il devint citoyen allemand.

Une brillante carrière militaire aurait pu compenser le handicap d'une humble origine, mais cela aussi manquait à Hitler. Bien que — après la prise du pouvoir par les nazis en 1933 — les « historiens » du parti consacrassent beaucoup de temps et déployassent beaucoup d'ingéniosité à glorifier les « états de service au front » du Führer, les résultats de leurs efforts furent plutôt maigres. Dédaignant l'armée impériale et royale d'Autriche-Hongrie, Hitler était parti comme engagé volontaire dans l'armée allemande. Là, il n'avait pu dépasser le grade de *Gefreiter* (soldat de 1ère classe), quoiqu'il fût décoré de la « Croix de Fer de deuxième classe », distinction qui, on s'en aperçut, fut accordée avec une certaine prodigalité aux forces allemandes, notamment vers la fin de la première guerre mondiale. En effet, on dé rait volontiers, en 1918, qu'un soldat qui n hibait pas son ruban noir et blanc devait, principe, être instantanément mis en état c restation, car, à coup sûr, il y avait là quel chose d'anormal.

Ces modestes exploits, fruits de quatre nées de service, ne témoignaient pas de qu tés militaires exceptionnelles susceptibles faire impression sur les généraux et colo de la *Reichswehr* dont il briguait secrètem les faveurs, et le fait qu'il accepta d'espion ses camarades de l'armée afin de prouver q étaient de tendance « bolchevique » ne cor bua pas à le faire aimer davantage des offic qui l'avaient chargé de pratiquer ce tra d'espionnage. Dans certaines circonstances mouchard peut rendre des services dans société, mais sa tâche est toujours ingrate.

Toutefois, rien n'était perdu, pensait Hi car il avait peut-être trouvé avec le capit Gœring la clé lui permettant d'ouvrir les tes jusqu'ici hermétiquement fermées aux tionaux-socialistes. Pour un simple capora même pour un caporal comme Hitler — l'o *Pour le Mérite* représentait une distinc éblouissante. Et lorsque, à cette petite cr venaient s'ajouter la Croix de Fer de prem classe, le Lion Zaehring avec épées, l'ordr Charles-Frédéric et l'ordre de Hohenzol avec épées de troisième classe, etc..., le gén le plus renfrogné, le colonel le plus raide pouvaient que prêter attention à leur po seur. D'autre part, la renommée de l'escad Richthofen était encore, en 1922, présen l'esprit de tous.

Mieux, ce jeune officier de réserve étai « gentleman » né. Il ne s'agissait pas parvenu, mais d'un homme passé par l'E des Cadets, ayant régulièrement fait son ser en temps de paix, et dont le père, éminent verneur des colonies, avait été l'ami de marck à une époque où le père de Hitler f lait dans les bagages à main des villageoi la frontière austro-hongroise. Le capitaine ring se sentirait plus à l'aise dans ce m que Hitler avait l'intention de gagner à sa se qu'aucun des autres membres du parti crutés à cette époque par les nazis. Il manderait donc les *Sturmabteilungen*, les ou « troupes de choc » du parti. Sa naissa son prestige et ses décorations en imposer aux sympathisants éventuels et aux rec inexpérimentées qui, sous sa direction, co tueraient un corps de fanatiques.

Gœring fut à la fois flatté et satisfait. connaissait cet homme extraordinaire que puis deux jours et il se trouvait déjà à la du parti ou presque. Cependant, la prud — car dans cette circonstance la modestie tervenait pas — amena le nouveau venu à p une condition. Faisant déjà preuve de cett se qui devait faire de lui l'un des meilleur plomates nazis, Gœring proposa que sa n nation de « commandant des S. A. » fût r lée de deux mois afin de ne provoquer a

mentaire malveillant et envieux au sein du ti, mais, en fait, il entrerait en fonction sur champ. Hitler approuva entièrement cette gestion tactique et l'alliance fut ainsi scellée.

es positions respectives des deux hommes ent nettement déterminées dès cette époque leurs premiers rapports, et restèrent inchans jusqu'à ce qu'il incombât à Gœring d'être, banc des prévenus de Nuremberg, le dernier nd survivant du nazisme, l'ultime défenseur la doctrine et de l'œuvre du parti. Toujours n toutes choses, Hitler fut le Chef, Gœring loyal subordonné. Quoique celui-ci possé- le génie de l'intrigue — un don sans lequel n'aurait pas survécu aux attaques de ses issants ennemis du parti — il n'osa jamais nploter contre Hitler.

C'est ainsi qu'au début de novembre de cette me année, Gœring se glissa discrètement ns le parti national-socialiste et commença étudier de près les *Sturmabteilungen* (trous de choc) dont il devait tirer une arme polique décisive. C'est avec enthousiasme que rin approuva le nouveau poste de son mari. is émotive encore que lui, elle succomba raement au charme que Hitler sut toujours ployer à l'égard des femmes. Enfin, Hermann it trouvé une occupation digne de lui, enfin épouse pourrait vraiment l'aider dans ce devait être une grande carrière !

Le première chose à faire était de déména-. Hermann serait très absorbé par son tra- et le petit pavillon de chasse près de Baychzell serait à la fois trop éloigné et incomde pour un homme occupé. Avec Hermann, n'était plus question de discussions théories portant sur l'avenir de l'Allemagne au rs des longues promenades dans les montaes. Les hommes avec lesquels son mari allait rtager sa destinée étaient tous des gens d'acn ; elle et Hermann devaient donc vivre démais tout près d'eux. Les Gœring trouvèrent, ne sait comment, l'argent d'une hypothèque du liquide puis ils quittèrent Hochkreuth ur une petite maison qui sentait encore le tre et la peinture fraîche, à Obermenzing, is les faubourgs de Munich. De là, Hermann vait qu'à prendre un tramway qui le transrtait directement au bureau de Hitler, au ur même des événements. De son côté, Carin érait bien que leur résidence banlieusarde demeurerait pas ignorée des nouveaux collès de son mari. Après avoir beaucoup flâné beaucoup marchandé chez les brocanteurs Munich, elle se procura un mobilier convele, suffisant, principalement du bon et roste style Biedermeier, pour garnir les pièces haut de leur nouvelle maison. Sur les murs, tableaux de fleurs de Carin remplacèrent toiles plus appropriées que le couple ne sédait d'ailleurs pas et dont il ne pouvait permettre l'achat.

Durant les mois d'hiver de 1923 et au cours printemps, vinrent souvent dans la pièce- : Hitler, Hess son ombre dévouée, le phiophe ahuri Alfred Rosenberg, Frank, ce jeujuriste qui devait, un jour, devenir le maîde la Pologne. Ces types d'hommes étaient iveaux pour Gœring mais, pendant un ps, il découvrit, en Ernst Julius Günther m, un esprit qui correspondait à son temament.

Lorsqu'il le rencontra pour la première fois, m avait 36 ans. Il s'était distingué pendant guerre ; blessé trois fois, il avait gagné ses galons de capitaine. En cela, il ne différait en rien de nombre d'autres ex-officiers, mais pour Hitler qui, assis près du feu à Obermenzing, regardait le vilain visage querelleur et balafré de Röhm, l'homme l'attirait tout particulièrement : c'était un ami du général Ludendorff.

Röhm avait également beaucoup d'amis dans la *Reichswehr* parmi les officiers de sa promotion comme parmi ses anciens. Aux yeux de l'homme qu'était Hitler, c'étaient des nationalistes ardents, impatients de lancer un défi au traité de Versailles et de venger l'Allemagne vaincue.

Toutefois, ces hommes, pas plus que leur dieu, Ludendorff, ne s'y connaissaient en politique. Ils affectaient une attitude de simples militaires et n'étaient, en fait, pas autre chose. Il fallait donc qu'ils découvrissent un parti politique correspondant à leurs aspirations, et Röhm crut avoir trouvé, dans le parti national-socialiste, ce qui répondait à ses désirs.

Il essaya de faire partager ses convictions à ses amis et prit lui-même le commandement des « sections de défense » du parti. Au début de 1921, ces « militaires politiques » furent groupés en compagnies, chacune composée de cent hommes, et au mois d'août de la même année, le corps des *Sturmabteilungen* (les S. A.) fut officiellement créé.

Lorsque Gœring adhéra au parti, en automne 1921, le capitaine Röhm se trouvait déjà à la tête d'un corps prometteur de gymnastes et de sportifs auxquels on avait, par la manière forte, appris la règle du jeu. Se joignaient aux S. A., des jeunes gens au visage dur, frais émoulus des combats qu'ils avaient livrés contre les bolcheviques dans différents « groupes francs », étranges corps de pirates patriotes qui, en Prusse-Orientale, en Haute-Silésie et le long des côtes orientales de la Baltique, luttaient contre les Polonais et les Russes, tandis qu'à Munich, Berlin, Leipzig et ailleurs, d'autres groupes de francs-tireurs se livraient à une activité contre-révolutionnaire. Des officiers moins intrépides qui, pendant trois ans, s'étaient tournés les pouces et avaient vécu dans une oisiveté désespérante et irritante espéraient trouver dans cette « armée privée » de Hitler ce qui leur avait manqué si cruellement et ils accouraient en foule sous la bannière à croix gammée.

Röhm disposait de recrues plus sinistres encore, dont certaines étaient appelées, par leurs talents, à gravir rapidement les échelons du parti. Pour un petit nombre d'Allemands, de simples noms comme ceux de Heines, Schmidt ou Schultz, revêtaient, même en 1921, une signification toute particulière, car ces hommes étaient membres du *Fehmgericht*, cette mauvaise graine semée aux temps des campagnes napoléoniennes, qui, après les convulsions de 1918, avait pris racine ; maintenant la mauvaise herbe avait poussé en abondance. Mais pour des centaines de milliers d'Allemands, *Fehme* était devenu, dès 1922, un mot au sinistre présage.

A l'origine, le *Fehme* était un mouvement allemand de résistance destiné à combattre l'envahisseur français Bonaparte. Fidèles au serment de garder le secret absolu sur leurs activités, les membres de cette organisation infligeaient un terrible châtiment à tout Allemand convaincu, après un « jugement » sommaire, d'avoir « collaboré » avec l'ennemi, pour employer une expression moderne. La renaissance

du *Fehmgericht* durant les années qui suivirent la première guerre mondiale donna à ces hommes enclins à la cruauté et possédant des âmes de gangsters l'occasion de satisfaire leurs penchants sadiques sous couvert de patriotisme.

Dès l'automne 1921, il y eut friction entre le capitaine Röhm et son chef Hitler. Röhm reconnaissait qu'il « contemplait le monde avec l'optique erronée du militaire », mais il avait cependant, sous certains rapports, des vues plus larges. Pour un ancien officier de l'armée comme lui, le seul avenir des S. A. était de devenir le noyau d'une grande armée secrète destiné à remettre sur pied, à la barbe des Alliés, la machine militaire allemande, détruite depuis trois ans et que les conquérants refusaient de reconnaître à l'Allemagne. Presque aussitôt après la défaite, des sociétés patriotiques avaient poussé dans tout le Reich comme des champignons. Il y avait quelque chose de pathétique dans ces parades de membres de la société, se déroulant dans les endroits les plus reculés, et de voir des militants manipuler leurs cannes comme s'il se fût agi des fusils tant convoités, et surveiller attentivement les lieux par crainte d'une patrouille alliée. Mais Röhm connaissait un tour qui en valait deux : il déroba, ou emprunta à la *Reichswehr*, de vrais fusils et les patriotes accoururent en masse vers cet homme qui possédait des jouets si précieux.

Hitler, le politicien, avait des vues tout à fait différentes sur la future utilisation des S. A. Ils devraient être avant tout des propagandistes, destinés à attirer les naïfs par les parades et les défilés spectaculaires. Aux réunions du parti, ils feraient la *claque* aux discours de Hitler et de ses orateurs, et expulseraient promptement les assistants indisciplinés. La passion de Röhm pour les armes et la clandestinité ne plaisait guère à Hitler, mais le Führer devrait agir vite pour ne pas se faire évincer. Les S. A. tombaient de plus en plus sous la coupe de Röhm et de la *Reichswehr* et leurs effectifs augmentaient à un tel rythme que Hitler risquerait bientôt de perdre tout contrôle sur un instrument qu'il avait créé lui-même. Dans la personne du capitaine Gœring, il entrevit le moyen de réaffirmer son autorité. Röhm serait nommé chef d'état-major tandis que Gœring prendrait le commandement effectif des S. A. Il ne pouvait être question de loyauté partagée. Ce jeune homme aux admirables aptitudes était le serviteur fidèle de Hitler et n'exécuterait que les seuls ordres du Führer.

Le printemps et l'été de 1923 furent pour Gœring une période de travail sans relâche. Dès le mois de mars, les S. A. de Bavière comptèrent trois *Standarten* (régiments), comprenant chacun de 3 à 5.000 hommes, et chaque jour voyait arriver de nouveaux volontaires. Les socialistes bavarois considéraient cette force grandissante avec une inquiétude bien légitime, surtout lorsque, au mois d'avril, Gœring donna à un détachement de S. A. l'ordre d'occuper les bureaux munichois du journal du parti, le *Völkischer Beobachter*, afin de protéger un certain Herr Eckhardt, membre du personnel menacé d'arrestation. Des pressions furent exercées sur l'Assemblée pour que les S. A. fussent mis hors la loi, mais sans résultat. Les Chemises Brunes continuèrent de parader et de défiler, et leur nombre ne cessa de grandir.

Cet été-là, le baron et la baronne von Fock débarquèrent de Suède chez leur fille, mais ils virent peu leur gendre. A une ou deux reprise Gœring eut le temps de faire une petite excu sion familiale dans les montagnes. Ce fut seul loisir dont il put disposer. Dans la cap tale, comme à Munich, évoluait une situatic qui, convenablement exploitée, pouvait donn aux nazis une magnifique occasion de s'emp rer du pouvoir.

A Berlin, le ministère Cuno venait de tombe Stresemann devenait chancelier et engage une politique d'apaisement. Un des premie gestes du nouveau gouvernement fut de procl mer que l'Allemagne ne s'opposerait plus à l'o cupation française de la Ruhr. Sans perdre u seul instant, les « patriotes » allemands, l nazis en particulier, exprimèrent leur indign tion et, le 27 septembre, le gouvernement ce tral décréta la loi martiale dans tout le pays.

Grâce à leur programme politique, les naz espéraient mener à bien une révolution en servant de l'apui des groupes nationalist civils.

Ce fut seulement en Bavière, berceau de le parti, qu'ils purent réunir une force suffisan ment puissante ; ils eurent aussi la chance q le gouvernement bavarois, dont le chef éta Gustav von Kahr, fût farouchement opposé à politique de Stresemann de coopération av les Alliés. Le général von Lossow, commanda la région militaire de Bavière, avait naturell ment des opinions politiques identiques, et fut à lui que Gœring, le « vieux soldat s'adressa pour demander de l'aide. Von Losso consentirait-il à faire marcher ses troupes s Berlin — sans oublier les S. A. — et renvers le gouvernement du traitre Stresemann ?

Durant le mois d'octobre et dans les premie jours de novembre 1923, le capitaine Gœrit ne cessa de poser cette question au général à von Kahr. Le problème fut débattu au cou de nombreuses conférences auxquelles Hitl assistait par intermittence, cependant qu'à Be lin, les supérieurs de von Lossow, parfaitemer au courant de ce qui se tramait, s'inquiétaier de plus en plus. Enfin, le général von Seeck commandant en chef de la *Reichswehr*, donn à von Lossow l'ordre de passer son comma dement au général Kress von Kressenstein. Vc Lossow refusa tout net.

A Munich, dans les bureaux du parti, aim qu'à la villa d'Obermenzing, durant la premiè semaine de novembre, les conspirateurs se ré nirent chaque jour et chaque nuit jusqu'à l'a be. Les plans du coup d'Etat furent exposés p Hitler et Gœring. Parfois, Röhm prenait pa à la discussion et toujours pour la même ra son : le moment était venu de se servir général Ludendorff. Si von Seeckt et sa cliq de généraux prussiens ne faisaient pas cau commune avec les nazis, il n'y aurait pas u seul caporal, pas un seul soldat de la *Reich wehr* qui seraient disposés à faire le coup feu contre Ludendorff. Le vieux militaire d vrait servir de bouclier aux rebelles.

Le 6 novembre, Gœring, avec l'aide de vc Lossow et d'un certain colonel Kriebel qu plus tard, lui succéda au commandement d S. A., furent sur le point de convaincre vc Kahr d'organiser un *putsch* contre le gouverm ment de Berlin. Mais de nombreux points re tèrent encore en suspens et, à l'issue de cet réunion, aucune décision ferme n'avait été pr se. C'est alors que les événements se précip tèrent.

Le 8 novembre, Hitler et ses acolytes reç

nt un rapport inquiétant. Le général von ssow projetait, semblait-il, d'opérer la scis- n entre la Bavière et le Reich, et cela sans avoir averti les nazis. Il n'était plus ques- n de conférences. L'heure était à l'action, moins que Hitler n'acceptât comme un fait compli un coup d'Etat auquel il n'aurait pas ficiellement participé. Il n'en avait évidem- nt pas l'intention.

Ce soir-là, von Kahr, flanqué du président du nseil bavarois, le Dr. von Knilling, et accom- gné de trois autres ministres d'Etat, s'adressa trois mille citoyens de Munich de l'estrade *Bürgerbraükeller*, vaste taverne dont le seul m évoque l'image du simple et vulgaire ba- rois. Derrière leurs pichets de bière, les as- tants écoutaient avec un enthousiasme modé- les propos de von Kahr qui déclarait qu'une mée nationale allemande surgirait des ruines cette grande armée qui, il y avait cinq ans, ur pour jour, avait capitulé. Tandis que l'ora- ur parlait, les portes s'ouvrirent toutes gran- s et Hitler parut sur le seuil, revolver au ing, suivi de près par Gœring et Hess. Les trus se frayèrent un passage jusqu'à la tri- ne. Hitler tira un coup de feu, sans raison isque les nouveaux venus avaient déjà attiré r eux l'attention générale et annonça que 0 S. A. cernaient la taverne.

Avant que les buveurs de bière eussent le mps de digérer cette inquiétante nouvelle, tler continuait son discours, annonçant 'une dictature nationale était en train de nstaurer et que le malheureux Dr. von Knil- g, ce politicien bourgeois qui n'avait aucun ût pour la violence, avait été mis en état arrestation. Un nouveau gouvernement bava- is avait été constitué sous la direction de von hr, poursuivait l'orateur. Herr Poehner, an- en chef de la police de Munich, serait nommé ésident du Conseil, le général von Lossow inistre représentant la *Reichswehr* et le géné- l Ludendorff, chef suprême de toute l'armée emande.

— Acceptez-vous ces nominations ? deman- Hitler.

Un grondement approbateur lui répondit.

— Le jour que j'ai attendu si longtemps est rivé, hurla le Führer. « Je ferai de l'Alle- agne une nation glorieuse ! »

Von Kahr et von Lossow qui, eux aussi, se naient sur l'estrade, ne disaient rien, et leur ence pouvait passer pour une acceptation. fait, ils étaient aussi stupéfaits que les assis- nts.

Debout derrière son Führer, Gœring lui non us ne disait mot et il est permis de supposer e, même en cet instant dramatique, son es- it allait vers la petite chambre d'Obermen- g où Carin était alitée, en proie à une forte vre et souffrant d'une inflammation pulmo- ire. Il s'était assis à son chevet l'après-midi, main brûlante de sa femme dans la sienne, squ'à ce que, le soir venu, il embrassât Carin se levât :

— Il me faut partir maintenant, dit Gœ- g. « Nous avons beaucoup à faire cette nuit. y a une grande réunion au *Bürgerbraükeller* il se peut que je rentre tard. Mais ne te fais s de souci pour moi. »

Il quitta la chambre, laissant Carin seule à garder la neige qui commençait à tomber, en tendant que Marie, la bonne à tout faire, lui rvit le dîner.

Il n'avait pas bien le temps de penser à sa femme malade, si aimée fût-elle. Dans la bras- serie, l'assistance était composée de bourgeois qui, quelque solides qu'ils fussent, avaient été impressionnés par le coup de revolver tiré par Hitler et commençaient de manifester une cer- taine nervosité. Dans une petite pièce à côté, Hitler essayait d'exercer un petit chantage sur von Kahr et von Lossow. En l'absence de son chef, il incomba à Gœring de maintenir l'ordre.

— *Ruhe ! Ruhe !* hurlait-il. « Taisez-vous ! Silence ! Il n'y a pas de quoi s'affoler. Ils sont en train de former un nouveau gouvernement à côté, c'est tout ! »

Il jeta un regard circulaire et sourit.

— En tout cas, qu'est-ce qui peut vous in- quiéter, vous ? N'avez-vous pas de la bière ?

Un rire général éclata et certains commandè- rent de nouveaux pichets. L'atmosphère était détendue.

Dans la petite pièce, la discussion n'en fi- nissait pas. Ni von Kahr, ni von Lossow ne voulaient se laisser entraîner dans cette terri- ble aventure dans laquelle les poussaient ce saltimbanque. Hitler avait beaucoup changé au cours des dernières semaines. Au mois d'octo- bre, la première réunion du parti s'était tenue à Nuremberg et le succès de cette manifesta- tion lui avait sans doute tourné la tête — c'est du moins ce que pensait von Lossow. Au cours des conférences qui avaient précédé la séance du *Bürgerbraükeller*, Hitler était allé jusqu'à se qualifier de « Gambetta allemand », de « nouveau Mussolini » et même de « Sauveur de la Patrie ». Il n'avait cessé de promettre à von Lossow que, de sa propre initiative, il ne tenterait pas une insurrection avec ses troupes, et, de son côté, Gœring avait donné la même assurance. Le politicien et le soldat se rendaient maintenant compte que l'appréhension qu'ils avaient ressentie à la pensée de conclure une alliance avec les nazis n'était que trop justifiée. Hitler avait donc l'intention de revenir sur sa promesse et de provoquer une rébellion avec ou sans l'appui de von Kahr et de l'armée.

Pour l'instant, von Kahr et von Lossow n'avaient qu'une seule idée en tête : sortir au plus vite de cette petite pièce. Tant qu'ils se trouveraient aux prises avec ce mégalomane, ils ne pourraient agir. S'ils faisaient semblant d'accepter l'alliance, Hitler renverrait-il ses S. A. et les laisserait-il partir ? Von Kahr et von Lossow acceptèrent donc les propositions de Hitler.

A la conclusion de cet accord, la conduite du Führer inquiéta encore plus ceux qui avaient été forcés d'accepter l'alliance. Se pré- cipitant dans le hall de la brasserie, « une ex- pression de joie franche et enfantine sur le visage » pour citer la phrase d'un nazi témoin de la scène, Hitler tira de nouveau son revol- ver de sa poche. Sa voix hurla de ravissement :

— Demain, s'écria-t-il, verra un gouverne- ment national allemand ou notre mort !

Il se tapa sur le front avec son revolver.

— Si je ne suis pas vainqueur demain, je serai mort.

Rassuré et espérant se divertir dès le lende- main, le flot des assistants gagna les rues en- neigées, tandis que von Kahr et von Lossow se hâtaient vers leurs bureaux. Une fois que ses S. A. furent repartis en bon ordre, le capitaine Gœring se rendit en automobile dans les fau- bourgs de la ville où les *Standarten* et des dé- tachements appartenant à d'autres associations

patriotiques se groupaient avant de marcher sur la capitale bavaroise le lendemain matin.

A l'aube, Gœring, vêtu d'un long ciré noir, en baudrier et ceinturon, casqué d'acier, son ordre *Pour le Mérite* scintillant au cou, allait et venait sur les bords de l'Isar. Par un froid piquant, il surveillait la mise en place de canons de campagne légers. Hitler et Ludendorff étaient à ses côtés. Il n'avait pu retourner à Obermenzing cette nuit-là. Une fois la victoire remportée, il aurait peut-être le temps de prendre soin de Carin, mais, pour l'instant, seule importait la marche sur Munich.

A 11 heures, la longue colonne se mit en mouvement. En tête marchait le général Ludendorff, sa tunique scintillante de décorations, ayant à ses côtés Gœring, Hitler, Hess et d'autres chefs nazis. Derrière eux venait un détachement de S. A. armés de fusils baïonnette au canon et un camion sur lequel on avait installé une mitrailleuse. Soldats et gradés suivaient, sans armes pour la plupart. A l'entrée du Ludwigsbrücke qui enjambe l'Isar, un peloton de la police d'Etat fit face aux marcheurs. A mesure que ceux-ci approchaient, les policiers levaient leurs fusils, prêts à tirer. Quoique la colonne avançât toujours, les canons des fusils restaient dans la même position. Enfin, elle stoppa et le capitaine Gœring fit un pas en avant, se détachant ainsi du premier rang, et salua l'officier commandant le groupe de police.

— Si un seul de nos hommes est tué ou blessé, dit-il d'un air sinistre, il y aura une belle séance de tir.

Le policier hésita un instant puis donna à ses hommes l'ordre de reposer leurs armes. Le peloton s'effaça et la colonne se remit en route, franchit le pont, s'engagea dans la Zweibrückenstrasse et se dirigea vers le centre de la ville. Comme les marcheurs atteignaient l'Hôtel de Ville néo-gothique, un homme qui sur la Marienplatz située à côté, haranguait la foule, quitta brusquement ses auditeurs et prit place auprès des chefs de la colonne. C'était un certain Julius Streicher. Destiné tout d'abord à être instituteur et ayant fait son temps de guerre comme officier, il avait conçu la haine farouche de la race juive. Une fois démobilisé, il constitua avec d'autres anciens officiers une société antisémite qui lui avait permis d'entrer en rapport avec Hitler, dont les opinions étaient si semblables aux siennes. Ayant appris, à Nuremberg, les événements de la veille, Streicher s'était hâté de se rendre à Munich, impatient de prendre part au triomphe des nazis.

Parvenue à l'Hôtel de Ville, la procession obliqua vers la droite et marcha bientôt dans l'étroite Residenzstrasse en direction du *Feldherrnhall*, ou Hall des généraux, déconcertante copie de la Loggia dei Lanzi de Florence. C'est là que von Kahr comptait stopper les rebelles. Le « goulot de la bouteille » fut ainsi bloqué par une importante force de police puissamment armée. Les adversaires s'observèrent en silence. C'est alors que Hitler tira son revolver et somma la police de se rendre. Quelque part une voix cria :

— Ne tirez pas ! Voici son Excellence Ludendorff.

La colonne s'arrêta, hésitante. Puis, l'un des marcheurs s'avança vers la police et les fusils claquèrent. Un homme tomba à côté de Hit et le Führer, quoique indemne, tomba à s tour et se démit le bras. Atteint par deux f à l'aine, Gœring s'évanouit dans une mare sang. Près lui gisaient douze nazis, morts.

Seul le vieux et sévère Ludendorff pours vait sa marche, écartant les armes des po ciers jusqu'à ce qu'il atteignît l'Odeonspla Un homme courut à lui. C'était Neubauer, fidèle ordonnance du général. Le dévoué ser teur eut juste le temps de se jeter devant s maître. Une nouvelle salve fut tirée. Neubau tomba, sauvant ainsi la vie de son général. I cris se mêlaient au vacarme d'une mousque rie inégale et mal dirigée. Une automobile fraya un chemin à travers la foule et les oc pants de la voiture hurlaient :

— Où est Hitler ?

Quelques instants plus tard, le véhicule e menait le Führer, ni blessé ni mort (comme l'avait pourtant promis) vers Huffling et villa hospitalière appartenant à ses amis Hanfstaengl. Quant au capitaine Gœring, il sait toujours sur le pavé, baignant dans sang.

— Je sais, je sais, dit Carin qui, oubliant souffrances, sa faiblesse et sa forte fièvre, s' rachait de son lit et commençait à s'habil Mais ce fut seulement lorsqu'elle arriva à l' pital et qu'elle apprit que tout le haut de jambe de son mari avait été criblé de bal qu'elle sut la vérité.

Tandis qu'on lui bandait la jambe, Gœr se mordait les lèvres de douleur. Mais il avait plus une minute à perdre, car les polici de von Kahr pourraient venir le chercher d instant à l'autre. Malgré la gravité de sa bl sure, il devait, tout comme Hitler, s'enfuir Munich.

(Le putsch avait été un échec sans glo Après s'être caché deux jours, Hitler fut arr ainsi que Ludendorff, Röhm et d'autres lead nazis. Un mandat d'arrêt fut lancé contre G ring qui s'était caché dans une maison ar de Garmisch, à la frontière austro-bavaro Mais sa présence ne pouvait longtemps ê tenue secrète dans ce petit village de mor gne. Bien que sa blessure ne fût pas guérie dut passer en Autriche. On réussit à l'amen jusqu'à une clinique d'Innsbruck où de nc breuses piqûres de morphine durent lui ê faites afin de calmer ses douleurs.

En même temps qu'il guérissait, avait lie Munich le procès de Hitler à l'issue duquel Führer était condamné à une détention en f teresse. L'amnistie tardant ensuite à ver Gœring et Carin partirent pour Venise où séjournèrent tout l'hiver 1924-25. Ils se ren rent alors en Suède où Gœring qui avait, son séjour à la clinique d'Innsbruck, ga l'habitude de la morphine, dut passer quelq temps dans une clinique afin de se désinto quer.

Finalement, l'amnistie si longtemps attenc intervint à l'automne 1927. Hermann Gœr qui, entre-temps, avait fait un court séjour Angleterre, pouvait regagner l'Allemagne. Tr malade pour l'accompagner, Carin reste provisoirement en Suède. Gœring dev d'abord se créer une situation à Berlin ; femme, était-il convenu, viendrait l'y rejoin plus tard.)

4. A LA RECHERCHE D'UNE CARRIÈRE

ERLIN, où Gœring revint seul, avait un aspect tout différent de celui de la cité vaincue qu'il avait quittée en 1918. Les magasins regorgeaient de marchandises, à des prix, il est vrai, au-dessus des moyens de beaucoup de Berlinois. Théâtres, mu-ic-halls et cinémas faisaient d'excellentes affai-es et les restaurants ne désemplissaient pas. Il avait de nouveau de l'argent à Berlin, argent ui, comparé au taux de 1914, se trouvait dans 'étranges mains.

Si, en 1924, Gœring se sentait enclin à ex-rimer sa haine pour la « république juive », rois ans plus tard il ne trouva rien qui pût faire changer d'avis. Aux yeux d'un bour-eois allemand élevé dans les vieilles traditions, Berlin, capitale de « la république la plus libre u monde » était un tableau affligeant. Tandis u'en Allemagne le nombre des chômeurs ap-rochait du million, Berlin et, jusqu'à un cer-ain point, les autres grandes villes du Reich, ffraient un spectacle de luxe frénétique et de échaînement licencieux, étalant, d'autre part, a misère, sa crasse et sa faim.

De la Maison Brune, à Munich, Hitler et son arti pestaient contre le « bolchevisme intel-ectuel » et leurs accusations trouvaient écho hez les Allemands de la classe très moyenne. n pouvait compter sur Julius Streicher et sur n jeune homme nommé Goebbels pour agré-enter les soirées sur ce sujet, et des gens espectables venaient en masse assister à leurs éunions pour jouir pendant deux heures de a faute des autres.

En tout cas, Berlin n'exerçait aucun attrait ur Gœring à peu près sans le sou, et il ne arda pas à partir vers le Sud, pour Munich, ù Hitler l'attendait dans sa retraite de la Maison Brune ». Les deux années qui ve-aient de s'écouler, depuis que le Führer avait té relâché avant terme de sa prison de Lands-erg, avaient vu progresser le parti, bien que e national-socialisme n'eût remporté qu'un mai-re succès aux élections. En mai 1924, les nazis vaient obtenu trente-deux sièges au Reichstag, ais au mois de décembre de la même année, près que l'Allemagne eut accepté le plan awes et que sa monnaie se fut stabilisée, ce hiffre était tombé à quatorze. En mai 1928, ependant, de nouvelles élections allaient avoir eu, et Hitler espérait que son programme d'op-osition à la « juiverie » et au « bolchevisme ntellectuel », ainsi que son habile propagande irigée contre les dettes de guerre, auraient ne influence sur les électeurs de la classe oyenne.

L'ancien poste de chef des S. A. semblait, à remière vue, réservé à Gœring. Pendant ses nnées d'exil, ces fonctions avaient été assurées ar un personnage sans valeur, Pfeffer, simple « bouche-trou » dont la tâche semble avoir consisté à garder la place toute chaude pour le capitaine Gœring.

Tandis que le temps passait sans apporter l'amnistie qui permettrait à ce dernier de rentrer à Munich, Hitler avait envisagé de nommer le capitaine Röhm au poste dont Gœring l'avait tout d'abord évincé. Mais certain déplaisant scandale compromettant le favori de Röhm, Heines, ancien membre du *Fehme*, mit un terme à ce projet. Le penchant de Heines à s'occuper des jeunes garçons qui s'enrôlaient dans les S. A. fut bientôt de notoriété publique, et c'est vainement que Hitler essaya de calmer les parents outrés en affirmant que si, de son côté, il faisait son possible pour empêcher de telles abjections, les S. A. n'étaient tout de même pas un jardin d'enfants. Cependant, son pouvoir de persuasion ne fut pas à la hauteur des circonstances. Ludendorff suggéra qu'on envoyât à Hitler une députation conduite par le comte Reventlow, pour demander avec insistance que Heines et son protecteur Röhm fussent exclus du parti. Heines dut s'en aller en mai 1927 tandis que Röhm, quoiqu'il demeurât membre du parti, refusa le commandement des S. A., et partit furieux pour la Bolivie où il servit comme soldat de fortune. Gœring avait donc la **voie libre.**

Mais celui-ci restait pauvre, et les nazis, bien que financièrement plus à l'aise qu'en 1924, ne disposaient pas de fonds suffisants pour lui en donner. Pour l'instant, Pfeffer devait continuer à « boucher le trou ». Dans l'Allemagne de 1927, toutefois, un expert en questions aéronautiques avait la possibilité de trouver du travail. La compagnie d'aviation Lufthansa s'était assurée — avec l'appui de la Deutsche Bank — le monopole de l'aviation civile allemande. Chaque ville ayant un peu d'ambition s'empressait d'installer un aérodrome, devenant ainsi une maille dans le grand filet de la Lufthansa qui s'étendait déjà sur tout le Reich et sur une grande partie de l'Europe et avait ses ramifications jusqu'en Asie orientale et en Amérique du Sud. Cette grande entreprise était placée sous le contrôle effectif d'un certain Erhardt Milch.

Pour un homme tel que Gœring, pilote expérimenté et membre éminent d'un parti politique dont les industriels allemands pourraient un jour rechercher les faveurs, cet âge d'or de l'aviation allemande fut une source féconde. Les fabriques de moteurs de Bavière, la firme Heinkel (dont le nom était, en 1940, dans presque toutes les bouches en Angleterre) ainsi que l'industrie des moteurs d'avions étaient toutes disposées à traiter avec Gœring. L'argent commençait à rentrer, lentement au début, puis assez régulièrement. A ses moments perdus, Gœring passait à la « Maison Brune », mais il faisait toujours partie des fantômes du parti. Alors que Goebbels et Streicher recherchaient les feux de la rampe, l'élève empressé qu'était Gœring s'asseyait aux côtés de Hitler, écoutant paresseusement les leçons qu'il avait manquées durant ses années d'exil.

Au début de 1928, Gœring se rendit à Berlin pour s'installer dans une chambre spacieuse et ensoleillée de la Berchtesgadenerstrasse. Etabli dans un quartier résidentiel et disposant d'une bonne adresse, il recommença à écrire des articles pour les journaux, cette fois-ci, avec un certain succès ; d'autre part, les affaires qu'il négocia avec les firmes aéronautiques se révélèrent de plus en plus profitables. Au printemps, il fut en mesure de faire venir Carin.

L'arrivée de sa femme coïncida avec sa rentrée dans la vie politique. Durant son séjour à Berlin, il se lia de nouveau avec Joseph Goebbels, qu'il avait connu à Munich et qui était maintenant le « Gauleiter » nazi de cette ville. Les deux hommes devinrent bientôt très intimes. A mesure qu'approchait la date des élections, Goebbels et Gœring déambulaient dans le « Berlin rouge ».

La vie de famille se poursuivait tant bien que mal. Carin prenait souvent des repas hâtifs et solitaires dans des restaurants à bon marché tandis que Hermann et son secrétaire Paul (« Pilli ») Koerner avaient d'interminables discussions politiques. Ils avalaient le « Kraftbrühe » ou « soupe de force », extrait aqueux qui constitue la base des menus allemands, les pieds de cochon et la crème caramel, tout en ressassant leurs éternels griefs contre le traité de Versailles, les réparations, les juifs et le « bolchevisme intellectuel ».

Les élections du 20 mai furent une amère déception. Le nombre des représentants nazis au Reichstag diminua encore. De quatorze, il passa à douze, mais Hermann Gœring obtint un siège.

Outre la dignité que lui conférait la position de femme d'un *Herr Abgeordnete* (membre du parlement) — même dans une « république juive » — Carin pensait non sans une certaine satisfaction que son Hermann recevrait de ce fait une indemnité modeste mais certaine de six cents marks par mois.

Quoique son parti ne se fût pas précisément distingué aux élections, Gœring, en tant que membre du parlement, était devenu un homme pouvant exercer une certaine influence. D'importants personnages recherchaient déjà sa compagnie et lui et Carin firent leurs délices de ce nouveau mode de vie.

Le 13 juin, Gœring siégea pour la première fois au Reichstag et sa femme, malgré ses quarante ans, envoya à Stockholm un compte rendu de l'événement tel qu'aurait pu le décrire une jeune fille de dix-huit.

Le 17 juin, le Dr. Frick qui devint, plus tard, ministre de l'Intérieur de Hitler, présida la première réunion constituante des députés nazis à chacun desquels échut un champ d'action particulier selon leur expérience et leur compétence respectives. Gœring fut nommé expert du parti pour toutes les questions se rapportant aux communications, aux canalisations et... à l'aviation.

Etre membre du Reichstag comportait aussi d'autres responsabilités. Il était, en effet, inconcevable qu'un député vécût dans une seule chambre et prît ses repas dans des restaurants bon marché. Si certains parlementaires d'obédience bourgeoise se contentaient de ce mode de vie, Gœring, en revanche, trouvait cette existence bien sordide. Enfin, après une longue attente, il pourrait vivre convenablement, pas avec ses six cents marks par mois, évidemment, mais il saurait bien trouver un moyen de résoudre ce problème financier. Des gens fortunés aspiraient, semblait-il, à faire sa connaissance. Herr Thyssen, par exemple, le magnat de l'acier, était assidu et plein d'attentions à son égard. Cette assiduité permettrait-elle à Gœring d'aller jusqu'à lui emprunter de l'argent ? Cette délicate question fut posée à Herr Thyssen : cet important personnage ne fit aucune difficulté. Le mobilier de la maison de Munich fut retiré du Mont-de-Piété et du garde-meuble et, le 1er décembre 1928, Hermann et Carin s'installèrent au n° 1 Badenschestrasse, Berlin W.

Situé dans un des immeubles les plus neufs de la ville, l'appartement était charmant. Du 4e étage, les fenêtres donnaient sur un joli square gazonné ; de larges balcons couraient tout autour de la bâtisse. Le logement était bien chauffé, ce qui fut un bienfait pour Carin, et un ascenseur y accédait. Il comportait quatre grandes pièces et une petite chambre de bonne — somme toute, une demeure qui leur convenait parfaitement.

La maladie de Carin suivait son cours. Pendant les quelques semaines qui suivirent leur installation dans la Badenschestrasse, elle profita des moindres instants de loisir pour se reposer, étendue sur un sofa, tout en cousant du linge de table pour leur nouvel appartement. Mais elle avait peu de temps à consacrer au repos. La maison semblait être toujours remplie de visiteurs. Les principaux chefs du parti avaient établi chez elle leur quartier général, ainsi qu'ils avaient déjà fait de la villa d'Obermenzing leur lieu habituel de réunion. Chaque fois que Hitler venait à Berlin, il se rendait droit à la Badenschestrasse où il passait des heures en conférence avec ses fidèles et les membres d'autres partis.

— Notre maison est tellement pleine de politiciens, écrivait Carin à sa mère, qu'il y aurait de quoi devenir fou si ces réunions n'étaient pas si pleines d'intérêt.

D'anciens camarades de guerre venaient également. Bruno Loerzer était le plus assidu, de même qu'Ernst Udet. Beaucoup venaient prendre le café l'après-midi et restaient à dîner. Carin essayait de faire la cuisine elle-même et y réussit pendant quelque temps ; bientôt ce travail fut trop pénible pour elle, et Cilly, remarquable bonne à tout faire, fut engagée. Après sa venue, les choses devinrent plus faciles.

Quoique Gœring parcourût le pays, propageant l'évangile nazi en Prusse orientale, en Franconie, dans la Ruhr et en Rhénanie, son principal champ d'action demeurait Berlin. Tandis que Goebbels tempêtait contre les barrations de Neukölln et de Moabit, flattant déjà les foules de sa voix étrangement sonore et leur lançant d'amères invectives, Gœring joua un rôle plus effacé mais non moins important. Lui et Carin étaient presque chaque jour invités à déjeuner ou à dîner, et leurs hôtes étaient des personnes pleines de distinction. Le neveu du Kaiser, le prince Auguste-Wilhelm, connu de tous les Allemands sous le sobriquet de « Auwi » avait un penchant pour le parti nazi auquel il adhéra en 1930. C'est par lui que Gœring put pénétrer dans la haute société.

Là, enfin, était l'atmosphère de luxe et de confort que Gœring désirait depuis longtemps. La société berlinoise trouva le capitaine assez agréable et sa femme charmante. Des rumeurs circulaient bien, selon lesquelles cet homme

était adonné à la drogue, mais cela, dans le erlin de 1929, n'était qu'une simple indiscré-on. Quant à Carin, cette société la trouvait mple mais tout à fait délicieuse et évidem-ent, de bonne souche.

On ne pouvait ignorer Hitler plus longmps et, vers la fin de l'année 1929, l'inter-iction, qui, depuis si longtemps, l'empêchait e prendre la parole à Berlin, fut levée. Faisant, our l'instant, cause commune avec les nationa-stes de Hugenberg, Hitler harangua les foules u cours des meetings qui eurent lieu dans la apitale réclamant un referendum national oncernant le plan Young, dénonçant les capi-alistes internationaux, les politiciens bourgeois t les juifs, et promettant du travail et du pain ans une Allemagne régénérée si les nazis pre-aient le pouvoir.

Fier de son surnom d' « ambassadeur de itler », Gœring poursuivait son travail dans s salons de la Brendlerstrasse et du Lützowu-er, à des tables discrètes du grill-room Adlon, u restaurant Horcher, où l'on servait un dé-icieux canard haché. Lui aussi parlait en pu-lic, quittant brusquement la chaleur et les lu-ières douces du restaurant Bristol ou d'Eden-oof pour l'atmosphère viciée et malodorante 'une salle de réunion de Wedding ou de Pan-ow. Il ne préparait ordinairement pas ses dis-ours, mais faisait face à son auditoire armé 'un menu ou d'une carte des vins sur lesquels l avait griffonné quelques slogans. Les mots ui venaient aisément et il affirmait, assez jus-ement, que son procédé oratoire lui convenait ieux que la technique appliquée adoptée par a plupart de ses collègues.

— Si je me contente d'écrire quelques notes ur un menu tout se passe bien ! déclara-t-il n jour. « Mais si je veux préparer un dis-ours, je m'embrouille et j'échoue lamentable-ent ».

Gœring découvrit que jouer le rôle d'un « nazi de salon » était très agréable. Son indem-ité parlementaire à laquelle s'ajoutait la pen-ion du capitaine von Kantzow et les emprunts ui devenaient de plus en plus fréquents et im-ortants, lui permirent de rivaliser avec la so-iété qu'il fréquentait maintenant, en particu-ier depuis qu'il apportait une grande négli-ence à régler les factures des fournisseurs de a maison. Tandis que rentrait l'argent, Gœring aisait preuve d'une pointe d'avarice qui ne fit ue se développer à mesure que s'améliora sa ituation matérielle. Refusant de se priver d'un onfort enfin à sa portée qu'il considérait com-e lui étant dû, il essaya cependant d'y mettre e prix chaque fois que cela était possible.

Les merveilleuses occasions de chantage dont profita amplement par la suite ne se présen-aient pas encore à lui ; il acquit cependant ne certaine habileté à se soustraire à ses dettes t put ainsi vivre bien au-dessus de ses moyens.

En mars 1930, le vieux président von Hin-enburg avait invité le méticuleux et conscien-ieux Heinrich Brüning, chef du parti catholi-ue du centre, à former un gouvernement. Pris ntre la force grandissante des nazis et des na-onalistes à droite, et, celle des communistes, gauche, il décida la dissolution du Parlement t commença à gouverner par décrets présiden-iels. Le Feld-maréchal possédait encore une rande autorité personnelle, qui, si on y ajou-it son énergie de chef, contribuerait — ainsi ue l'espérait Brüning — à écarter les électeurs es partis extrémistes et les acheminerait vers « le centre » qu'il représentait. Il y avait alors trois millions de chômeurs en Allemagne.

Les espoirs de Brüning furent, dans une certaine mesure, servis par les dissensions existant au sein du parti nazi. Tandis que Gœring recherchait la haute société, Hitler fréquentait, à Berlin, les industriels, les banquiers et quelques vénérables fantômes d'une guerre malheureuse tels que l'amiral von Tirpitz et le colonel von Vylander. Le parti avait besoin d'argent et de considération, et Hitler comptait bien obtenir l'un et l'autre.

Ces flirts entretenus avec les réactionnaires étaient vus d'un mauvais œil par l'aile gauche du parti nazi conduite par les frères Otto et Gregor Strasser, ainsi que par Joseph Goebbels, tant que celui-ci n'y vit pas de danger. Chef de la section « presse » dans le parti et rédacteur en chef de la *Völkischer Beobachter*, Otto Strasser était un homme dont l'influence dans les cercles nazis primait après celle de Hitler. Mais c'était un socialiste qui croyait que le troisième mot de la formule « parti national-socialiste des travailleurs allemands » n'était pas un simple vocable destiné à appâter les prolétaires, mais une véritable profession de foi politique. Dans ses articles, la *Völkischer Beobachter* critiquait les milieux que courtisait Hitler avec tant d'empressement et rappelait au Führer qu'il y avait longtemps qu'on n'entendait plus parler de l'aspect socialiste du programme du parti. Les nouveaux amis de Hitler s'en plaignirent. Entrevoyant l'occasion de se débarrasser d'un rival, Goebbels se hâta de faire cause commune avec le Führer. Gregor Strasser, qui avait une grande influence chez les nazis, fit de même. Otto fut exclu et, avec lui, les éléments socialistes du mouvement, laissant un trou qui ne fut jamais comblé.

Goebbels avait réussi. Au tour de Gœring maintenant de remporter, si possible, une victoire spectaculaire. L'incapable Pfeffer qui demeurait chef des S. A. était l'obstacle l'empêchant de commander une armée privée de près d'un demi-million d'hommes. Röhm, le seul rival dangereux de Gœring, se trouvait en Bolivie, à des milliers de kilomètres. Réussir comme diplomate était déjà quelque chose, mais commander une armée était mieux encore. Gœring décida donc d'évincer Pfeffer et, pour ce faire, il s'assura le concours de Goebbels.

Les événements jouèrent en faveur des deux conspirateurs.

Chez les S. A. de Berlin, le mécontentement était général. Recrutés presque exclusivement parmi les chômeurs, nombreux furent ceux qui, confusément, déplorèrent l'exclusion d'Otto Strasser. D'autre part, ils protestaient contre le fait qu'ils devaient supporter personnellement une part injuste des frais qu'entraînait la qualité de membre des S. A. Alors, choisissant mal son moment, Pfeffer, avec l'appui du capitaine Stennes, son subordonné de Berlin, s'attaqua à la « clique homosexuelle » de l'armée privée du parti nazi. A Munich, la « Maison Brune » coupa promptement les vivres aux chefs berlinois. Quoique discrètement encouragé par Goebbels, Pfeffer était enclin à capituler, mais Stennes tint bon ; aussi Goebbels lui retira-t-il son appui — ce qu'il aurait fait pour Pfeffer si ce dernier s'était montré un tant soit peu entêté. Déclarant que les S. A. de Berlin refuseraient dorénavent de travailler pour le parti, et se nommant lui-même chef des S. A. de

l'Allemagne du Nord, Pfeffer lança une proclamation dans laquelle il était dit notamment :

« On exige des troupes de choc non seulement qu'elles donnent leur sang, mais encore qu'elles contribuent aux dépenses qu'entraînent la propagande, les voyages et les automobiles, sous prétexte que le parti manquerait de fonds. Cependant, Herr Goebbels, à une époque où notre mouvement est pauvre, s'offre une nouvelle Mercédès qui lui coûte au moins 15 ou 20 millions de marks ! »

A Berlin, les troupes de choc dissidentes attaquaient les bureaux du parti et étaient repoussées par les S.S. (les *Schutzstaffel* ou gardes d'élite du parti) et par des renforts de police appelés en hâte. Hitler proposa un compromis. Il demanda à tous les membres du parti un impôt spécial au bénéfice des S. A. et se rendit en personne à Berlin. En hâte, il fit la tournée des tavernes et des débits de boissons où les S. A. tenait ordinairement leur quartier général. Il promit à ceux qui voulaient l'écouter un avenir glorieux, de l'argent, il s'apitoya sur eux, les bouscula... la révolte avorta. Pfeffer, la girouette, fut relevé de ses fonctions ; quant à Stennes, le personnage dangereux, il resta en place. Mais la bonne nouvelle que Gœring attendait patiemment à la Badenschestrasse n'arriva pas. Hitler prit lui-même le commandement en chef des S. A. La direction effective de l'organisation fut réservée à un chef d'Etat-major, mais il n'y eut aucune nomination réelle à ce poste. Gœring se demanda pourquoi ; il n'en connut la raison que cinq mois plus tard.

Malgré son amère déception, Gœring resta inébranlablement fidèle au Führer. De nouvelles élections devaient avoir lieu en septembre et, cette fois, les espoirs des nationaux-socialistes semblaient justifiés. L'échec de 1928 serait enfin réparé et les nazis seraient bien engagés dans le chemin du pouvoir.

Le travail qui consistait à établir et améliorer les contacts sociaux continuait mais, tandis que l'année 1930 s'écoulait, Gœring se rendit compte qu'il devait, de plus en plus, se consacrer aux discours. Toute fragile qu'elle fût, Carin suivait son mari chaque fois qu'elle le pouvait et il estimait qu'elle avait le droit de l'accompagner. On peut déduire de l'extrait de l'une de ses lettres ce que fut cette vie pour une femme au dernier stade de la tuberculose :

« Il y a quelques jours, nous avons quitté Berlin en voiture à 5 heures du matin. A 8 heures, Hermann prit la parole à Magdebourg. Nous en sommes partis à minuit et étions à la maison à 5 heures et demie le lendemain matin. Après avoir pris un bain et notre petit déjeuner, Hermann est allé directement à son bureau et je me suis couchée ! Chaque minute de la journée est bien remplie, ainsi que la moitié de nos nuits. »

Au cours de l'été, la maladie la terrassa ; elle partit pour la sanatorium de Kreuth, en Bavière. Le traitement qu'elle subit lui permit de reprendre quelques forces et d'accompagner son mari à la réunion du parti qui se tint à Nuremberg au mois d'août ; mais les défilés, les discours et les obligations sociales incombant à la femme de l'un des chefs du parti furent trop pour Carin. En septembre, elle eut une rechute et reprit le chemin du sanatorium, laissant Gœring mener seul sa campagne électorale.

Après tout un été passé à essayer de faire accepter par le Reichstag les décrets urgents qu'il jugeait nécessaires au salut de l'Allem gne, Brüning procéda enfin à la dissolution Parlement. Les nazis saisirent l'occasion que chance leur fournissait. Au cours des 34.0 réunions qu'ils tinrent dans toute l'Allemagn ils firent miroiter à un peuple totalement dé par le présent un avenir limpide et glorieu « Allemagne ! réveille-toi ! ! ! », hurlaient l afficheurs, les orateurs nazis et les troupes choc en marche. Sentant bien qu'il vivait dé un cauchemar, le peuple allemand commença à ne pas demander mieux que d'en sortir.

Voyageant en train, en automobile ou e avion, Gœring parcourut le pays pendant tou la durée de la campagne électorale puisqu avec Hitler et Goebbels, il était l'un des che de l'équipe d'orateurs nazis. Bien qu'il n'e que 37 ans, il était, maintenant, vraiment tr gros ; mais son embonpoint ne lui enleva rien de cette « prestance militaire » qu'il cu tivait à dessein. Il avait acquis, en outre, l'h mour vulgaire des tavernes qui s'harmonisa bien avec ses auditoires. Debout, en uniform noir dont le ceinturon était soutenu par l'u des plus beaux baudriers d'Allemagne, il in pressionnait ce peuple inquiet qui, en l'éco tant parler, était tout disposé à voir enfin dan ce personnage l'homme solide à qui l'on po vait se fier. La campagne électorale fut u grand succès.

Mais quelqu'un d'autre, ayant lui aussi « prestance militaire » ne devait pas tarder reparaître dans la vie de Gœring, plus coria encore, non moins subtil, en somme un dang reux rival. A la suite d'un ordre émanant Munich, ordre que Gœring ignorait, le capita ne Ernst Röhm était en route pour l'Allemagn venant de Bolivie.

Les élections du 14 septembre 1930 surpr rent tout le monde, y compris les nazis. L partis de gauche — communistes et sociau démocrates — étaient prêts, eux-mêmes, à r connaître que les nationaux-socialistes devale améliorer le nombre de leurs voix de 192 Certains journalistes avisés avaient même prév que Hitler obtiendrait soixante sièges au no veau Reichstag, mais précisaient qu'il s'agi sait d'un chiffre maximum. Lorsque le scrut complet montra que les nazis avaient obte cent-sept sièges et représentaient donc, apr les sociaux-démocrates, le parti le plus pui sant du Reich, le monde entier fut saisi d'u frisson.

Mais à la douceur du succès s'ajouta, pou Gœring, l'amertume du retour de Röhm. C ne comprenait que trop bien maintenant raison pour laquelle Hitler avait refusé confier à Gœring le commandement des S. après la rébellion nazie. Le Führer ne le jugea pas assez compétent pour ce poste. Malgré s états de service durant la guerre, ses décor tions, sa belle « prestance militaire » soigne sement cultivée, Hitler avait préféré rappel de l'autre bout du monde le parvenu vulgair coriace et balafré qu'était Röhm plutôt que donner à Gœring ce commandement ta convoité.

Sans perdre de temps, Röhm se mit au tr vail. Plein de rancune, Stennes, chef des S. d'Allemagne orientale, refusait d'obéir à Röh Dans son hebdomadaire *Der Angriff* et par to les moyens en son pouvoir, Goebbels essaya soutenir son ami Gœring en s'élevant de no veau contre les mœurs subversives des S. Une fois de plus, les récalcitrantes troupes

hoc se barricadaient dans les locaux ou atta-uaient les bureaux de leurs adversaires du arti, pendant que Gœring restait tranquille-ient dans l'ombre.

Comme il s'y attendait, Röhm sortit vain-ueur : n'avait-il pas l'appui de Hitler ? Quelles ue fussent les qualités de Gœring (et, en fait, u point de vue du Führer, ces qualités étaient ombreuses et précieuses), elles ne compor-aient pas cette opiniâtreté qui devait être le ropre d'un chef d'Etat-major des S. A. La ré-ellion du mois d'avril à Berlin avait montré ue cette force n'était plus contrôlée. Il appar-enait à Röhm, et à nul autre, de la prendre n main. De toute façon, Gœring était si ridi-ulement loyal — voire obséquieux — quand il vait affaire à son Führer qu'on pouvait ne as tenir compte de ses sentiments.

D'un tempérament plus souple et dépourvu e principes, Goebbels se hâta de se mettre du ôté du gagnant, au risque de perdre l'amitié e Gœring. Stennes fut exclu du parti et les . A. sentirent désormais la poigne d'un maître.

Noël 1930 fut quand même une agréable fête our les Gœring. Le 24 décembre, Joseph Goeb-els et sa femme vinrent réveillonner à la Ba-lenschestrasse. Bien que Carin fît de la tempé-ature et dût rester allongée sur un sofa, la soi-ée s'annonçait bien. Le fils de Carin, Thomas on Kantzow était présent, et Cilly, la bonne, articipa à la fête autour du sapin de Noël. armi les cadeaux que reçut Hermann figurait n beau service ancien de burettes en argent our l'huile et le vinaigre, qui venait de sa elle-mère. Tout le monde entonna « Nuit si-encieuse, nuit bénie », mais, soudain, le chant ut interrompu. Carin avait perdu connaissance t glissé de son divan. Gœring la transporta ans son lit et la petite fête continua.

Le lendemain, Carin se sentait trop mal pour s'occuper de la maison. On attendait des invi-és. Gœring et Cilly se mirent à l'œuvre et le repas fut très convenable. Le prince Auguste-Wilhelm qui était au nombre des convives se divertit beaucoup quoiqu'il éprouvât une vive sympathie pour la maîtresse de maison à qui, avec un sourire épanoui sur son visage stupide, il offrit des lys et une carpette en poil de chameau.

Carin se sentit mieux au jour de l'An, mais dut passer le plus clair de son temps sur son sofa. Entre-temps, l'énergique Röhm — insup-portable à Gœring — comblait les espoirs de Hitler. Les S. A. étaient en voie de devenir une force formidable. Dès qu'il se sentit solidement établi dans ses nouvelles fonctions, il nomma le dépravé Heines chef des S. A. pour l'Allema-gne orientale, poste qui avait été laissé vacant après l'expulsion de Stennes. Exclu du parti en 1927, Heines avait fait 18 mois de prison après avoir été condamné à cinq ans de ré-clusion pour un meurtre commis par le *Fehme* en 1920 (il avait été relâché sous caution de 5.000 marks). Mais Röhm continuait à s'accro-cher à ce monstre disgrâcieux et de grande taille avec l'insistance désespérée d'un amour dénaturé, et Hitler ne trouva rien à redire à sa nomination.

Gœring, lui non plus, ne fit aucune objection. Ce qui convenait au Führer devait, bien en-tendu, convenir à son fidèle disciple. Cepen-dant, coïncidence pour le moins étrange, les directeurs de journaux antinazis commencèrent à recevoir des articles anonymes mais visible-ment rédigés par quelqu'un qui connaissait à fond la question et qui retraçait, dans tous ses détails, la vie intime d'Ernst Röhm. Les jour-nalistes sociaux-démocrates s'emparèrent avec joie de cette prose « épicée » comportant en outre une série de coups bien portés à l'adresse des dirigeants des S. A. tant haïs. Une fois en-core, Gœring s'était lancé dans le journalisme.

Tandis qu'il menait sa lutte clandestine contre Röhm, les soucis ne le quittaient pas. La santé de Carin était maintenant définitive-ment compromise. Au printemps de 1931, son état empira et les médecins ne virent aucune guérison possible. Assis au chevet de sa femme apparemment sans connaissance, Gœring de-manda au spécialiste de lui dire la vérité. Celui-ci hocha la tête :

— Il n'y a plus d'espoir, déclara-t-il. Elle ne se remettra jamais.

Le 3 février 1931, les 107 députés nazis du Reichstag, conduits par Gœring et Frick, ap-puyés par les nationalistes et les autres groupes de droite, quittèrent ostensiblement la Chambre en proclamant qu'ils refusaient de coopérer plus longtemps avec le gouvernement de Brü-ning. Il n'y eut cependant pas d'émeute. Hitler avait annoncé publiquement que son parti ne voulait s'emparer du pouvoir qu'en usant de moyens légaux et cette initiative venant peu avant les élections de septembre avait eu le plus heureux effet. Le général Kurt von Schlei-cher, ce militaire inflexible et calculateur qui, au lendemain de la défaite de l'Allemagne, avait réorganisé la *Reichswehr* de telle manière que l'armée représentait maintenant la première puissance politique du pays, s'était aussitôt rapproché des chefs « militaires » du parti nazi, Gœring et Röhm. A condition que les na-tionaux-socialistes n'aient pas l'intention d'en-traîner le pays dans une révolution, il serait possible de s'entendre avec eux. Ils disposaient de 400.000 hommes qui pourraient, à brève échéance, être admirablement organisés et en-traînés par Röhm. La *Reichswehr* n'avait que 100.000 hommes — chiffre maximum autorisé par le traité de Versailles ; mais chaque soldat était en puissance un officier ou un sous-offi-cier. En outre, la *Reichswehr* possédait des ar-mes. Schleicher n'avait pas oublié von Lossow, ni le manquement à la parole de Hitler en 1923, mais les choses avaient changé en 1931.

Gœring était impatient de prendre part à ces négociations d'importance vitale dont tout l'avenir du parti pouvait dépendre, mais il ne joua qu'un rôle de second plan. En tant que chef des S. A., Röhm assumait en fait le com-mandement des *Standarten*, poste tant convoité par von Schleicher. Celui-ci pouvait se per-mettre de parler au général d'égal à égal, tan-dis que Gœring, malgré son passé militaire, était considéré plus comme un politicien que comme un militaire — ce qui l'indisposait fort. Il s'aperçut, cependant, que Röhm n'avait en aucune manière abandonné ses idées héréti-ques, qui l'avaient fait se brouiller avec Hitler en 1922 et avaient permis à Gœring de le rem-placer comme chef du groupe embryonnaire des S. A. Röhm considérait toujours les S. A. comme une armée, au sens plein du mot, en-traînée et équipée pour la guerre civile ou pour un conflit opposant l'Allemagne à une nation étrangère. C'est ce qui ressortait de ses conver-sations avec von Schleicher. Hitler — Gœring le savait bien — s'accrochait avec un égal en-têtement à la conception toute différente de la milice du parti. Mais, pour le moment, il fallait

« donner du mou » à Röhm, quelque pénible que serait cette période pour l'homme qui avait hâte de prendre sa place, mais on devait lui laisser assez de corde pour qu'il puisse se pendre, après quoi la patience recevrait sa récompense.

Entre-temps, l' « ambassadeur de Hitler » fut appelé à justifier son surnom. Le Führer recourut à des « méthodes légales », bien décidé à détruire, pierre par pierre, la structure du gouvernement de Brüning. Pour y parvenir, il était nécessaire d'éloigner du chancelier au moins quelques-uns des électeurs catholiques dont le vote lui avait permis d'accéder et de se maintenir au pouvoir. Ce n'était pas une tâche facile. Venus de la catholique Bavière, les nazis n'avaient maintenant presque plus de contacts avec les associations de l'Allemagne méridionale, quoique le quartier général du parti fût toujours à Munich. Leur puissance s'étendait plutôt au Nord, dans le pays de Luther, de Kant et de Bismarck. Ni en Rhénanie, ni en Bavière, ni en Haute-Silésie — provinces profondément catholiques — Hitler n'avait recueilli la majorité des suffrages. D'une façon ou d'une autre, il fallait tromper les papistes et les convaincre qu'il n'y avait rien de païen dans le national-socialisme. Il fallait pour cela agir indirectement puisque les catholiques allemands se montraient inaccessibles aux flatteries de la propagande nazie. A Gœring revint la tâche de s'entendre avec le Vatican, et, en mai 1931, il fut donc expédié à Rome.

Ceux qui, dans les dernières années, eurent le malheur d'engager des négociations internationales avec les nazis, auraient bien fait de méditer sur ce premier contact du parti de Hitler avec une puissance étrangère. La mission à Rome se caractérisa par cette simplicité à la fois rusée et grossière avec laquelle Hitler allait toujours mener, par la suite, sa politique extérieure. L'assaut frontal contre les catholiques allemands s'était jusqu'à présent soldé par un échec. Il importait donc de gagner leurs chefs spirituels. Gœring était précisément l'homme qu'il fallait pour cette tâche. Il connaissait l'Italie, l'Angleterre, le Danemark et la Suède, tandis que Hitler n'avait jamais dépassé les confins de l'Allemagne et de l'Autriche. Il était beau parleur et savait même un peu l'italien. Son protestantisme, au demeurant fort relâché, le fait qu'il était un désintoxiqué, qu'il avait épousé une femme enlevée à son mari et à son fils, importaient bien peu à Hitler. Il n'en pouvait être de même pour le Vatican. De toute façon, c'était folie de supposer qu'un chef nazi, si irréprochable que fût son caractère, pût réussir à persuader l'Eglise d'abandonner une parcelle de son soutien au champion des catholiques qu'était Brüning.

L'émissaire de Hitler fut, néanmoins, reçu par le Pape et par le cardinal secrétaire d'Etat. Des photographes le guettaient à son arrivée au Vatican et le produit de leur travail parut à profusion dans la presse du parti. Une fois encore, Gœring avait œuvré en faveur du bon renom nazi, mais ce fut le seul effet de sa visite chez le Pape. Ses allégations d'amitié entre le national-socialisme et le Vatican se heurtèrent à un scepticisme poli. En eût-il été autrement que le résultat aurait été le même. Les évêques allemands ne reçurent aucune instruction leur enjoignant d'entretenir des rapports plus favorables avec les nazis. L'Eglise, et avec elle le parti du centre de Brüning, demeura inébranlablement méfiante à l'égard de leur ambition.

Cet été-là, Röhm poursuivait, sans à-coups, son travail à la *Reichswehr*. Hitler élargissait ses rapports avec les gros industriels d'Allemagne. La trésorerie du parti lui avait procuré une nouvelle Mercédès de tourisme, et Gœring sollicita de Hitler qu'on lui fournît de quoi s'en offrir une à son tour. C'est dans ce splendide monstre noir qu'accompagné de Carin et de « Pilli » Koerner, son secrétaire, il partit pour une grande tournée. A Dresde, Hitler, qui semblait avoir le don d'ubiquité, prenait la parole. Il avait entraîné les estivants dans un restaurant malpropre où ils passèrent une longue soirée, épuisante pour Carin. Le lendemain ils prirent la route pour se rendre dans le Sud où devait avoir lieu le baptême de l'enfant de Frau Paula Huber, l'une des sœurs de Gœring. Ensuite, ils parcoururent l'Autriche et regagnèrent enfin Berlin par petites étapes.

A peine Gœring et sa femme furent-ils arrivés à la Badenschestrasse qu'un télégramme leur apprit une nouvelle qui devait porter à Carin un coup mortel. Le 25 septembre apprenant que sa mère venait de mourir à Stockholm, elle perdit connaissance. Son état était tel que les médecins lui interdirent formellement d'entreprendre le voyage de Suède. Ce n'est que le jour de l'enterrement de la baronne von Fock qu'elle put, avec son mari, partir pour la capitale suédoise.

Le soir de son arrivée, Carin s'évanouit de nouveau et resta plusieurs heures sans connaissance, tandis que les médecins prévenaient le mari qu'elle était perdue. Enfin elle ouvrit les yeux et elle chuchota à Gœring qui se tenait à son chevet :

— J'étais persuadée que j'allais suivre ma mère.

Et, pendant ce temps-là, Röhm poursuivait sa besogne avec von Schleicher. On se mit en rapport avec le vieux Feld-maréchal von Hindenburg. Le *Herr Reichspräsident* consentirait-il à recevoir Herr Hitler et le capitaine Röhm afin qu'ils puissent lui expliquer les buts du parti national-socialiste ? Le vainqueur de Tannenberg ne montra aucun enthousiasme. Hitler n'était qu'un vulgaire démagogue, un étranger rien qu'un simple soldat. Quant à Röhm, quelque fussent ses états de service, l'individu n'était qu'un pédéraste notoire et, en aucun cas, le *Reichspräsident* ne le recevrait, *lui*. Le tandem Herr Hitler — capitaine Gœring lui convaincrait-il mieux ? Hindenbourg grogna, rechonna, puis donna son consentement.

La nouvelle parvint à Gœring à Stockholm où Carin était à l'article de la mort. C'était une occasion inespérée pour lui d'évincer Röhm et d'entrer dans les bonnes grâces de Hindenburg. Rien, pas même une femme dévouée se débattant dans les dernières heures de son existence, ne devait constituer un obstacle au rendez-vous essentiel de Berlin. Et puis Hitler lui avait commandé de revenir, et les ordres de Hitler ne se discutaient pas. Le capitaine Gœring laissa Carin dans un état de faiblesse extrême comme il l'avait déjà fait par un soir neigeux à Obermenzing, et rentra précipitemment à Berlin.

L'entrevue eut lieu le 10 octobre. Le Feld-maréchal reçut ses hôtes sans effusion de politesse et écouta avec une impatience à peine déguisée la longue harangue de Hitler. Gœring plaçait un mot de temps à autre, mais il prit

t peu de part à ce qui devait tourner à un
nologue. Comme les chefs nazis sortaient de
Chancellerie, aux cris de « Allemagne !
veille-toi ! ! ! » vociférés par ceux que Goeb-
ls avait postés dans la rue pour la claque,
ndenburg fit observer à von Schleicher que
« Bohémien » était un type curieux.
— Prétendez-vous dire qu'*il* veut être Chan-
lier ? grogna le vieil homme.
— Jamais ! Ministre des Postes tout au plus !
Il n'était plus temps de revenir vers Carin
aintenant. Le jour qui suivit la malheureuse
trevue avec Hindenburg, Gœring revêtit sa
emise et ses culottes brunes et se rendit en
tomobile avec Hitler et Röhm à Bad Harz-
urg dans les monts du Harz où nazis, natio-
alistes et membres de l'organisation des « Cas-
ues d'Acier » s'étaient assemblés pour dén-
r le second gouvernement Brüning qui venait
se constituer. La liste des personnalités in-
tées à cette manifestation était un tribut payé
la situation occupée maintenant par le parti
au succès de Hitler, Gœring et Röhm qui
aient su gagner la confiance des « gens
en ». Le général von Seeckt, l'homme qui
ait contribué à l'échec du *Putsch* de 1923,
ait présent, ainsi que Herr Blohm, le grand
rmateur de Hambourg, et le Dr. Hjalmar
Schacht qui avait abandonné la présidence de
la Reichsbank après un désaccord avec le gou-
vernement à propos de la question des répa-
rations contenue dans le Plan Young. Dans
cette ville d'eau de montagne assez riche et
influente, Gœring, debout, le bras droit levé
tandis que défilaient devant lui les Chemises
Brunes, se montrait satisfait.

La manifestation de Harzbourg fut, en fait,
une déclaration de guerre au gouvernement de
Brüning. Le 16 octobre, le Reichstag s'ajourna
jusqu'au mois de février, et ce jour-là un télé-
gramme de Stockholm informa Gœring que sa
femme était près de sa fin.

Elle mourut à 4 heures du matin, le 17 octo-
bre 1931, après une dernière crise d'angine de
poitrine. Quelques heures plus tard, son mari,
accompagné de son frère et de « Pilli » Koer-
ner, se trouvait au chevet de la morte. Il fit ses
derniers adieux à sa femme dans la chapelle
« Edelweiss », agenouillé seul près du cercueil,
tandis que la petite congrégation chantait
l'hymne de Luther « *Ein' Feste Burg ist unser
Gott* » et « *Home Sweet Home* », l'air favori
de Carin.

L'appartement de la Badenschestrasse parut
bien vide à son locataire lorsque celui-ci rentra
chez lui quelques jours plus tard.

5. LA VICTOIRE SOLITAIRE

Avec la mort de Carin, la troisième phase de la vie de Gœring prit fin. Le premier chapitre avait été clos lorsque le chef de l'escadrille Richthofen avait brisé son verre vide contre le mur de la taverne Stiftskeller à Aschaffenbourg ; le second était terminé quand il tomba sur le pavé de la Residenzstrasse, à Munich, sous les balles de la police bavaroise. Et, maintenant, il était de nouveau seul.

Pendant neuf ans, une femme avait partagé sa vie désordonnée. Elle n'était ni très intelligente, ni très jolie, l'âge mûr approchant ayant quelque peu flétri sa beauté, mais elle avait donné à Hermann Gœring ce qu'il désirait : de l'amour et surtout de l'admiration.

A certains moments, quand des amis et connaissances inclinaient à se détourner de l'ex-officier ruiné, à le renier comme une épave de la drogue, Carin était demeurée près de lui, toujours confiante dans son destin. Elle avait fait la couture, la cuisine, reçu ses communications téléphoniques, accueilli ses amis et associés. Il est peu probable que son mari eut jamais conscience durant sa vie de ce que coûta à une femme déjà minée par la maladie ce dévouement de tous les instants ; du moins apprécia-t-il les services précieux qu'elle lui rendit.

Carin n'eut jamais de rivale dans l'affection de son mari. Alors que Goebbels se complaisait à des amours faciles, que Röhm se livrait à des plaisirs hors nature, Gœring demeurait fidèle à sa femme. Cependant, deux passions accaparaient l'esprit de Gœring auprès desquelles son amour pour Carin — si sincère qu'il fût — ne venait qu'en second lieu : l'ambition et la loyauté à Adolf Hitler prenaient la première place dans son cœur. Pour eux, il négligea la santé de Carin et l'abandonna sur son lit de mort.

La morphine qui, au début, lui avait permis de combattre ses douleurs physiques, était devenue, durant les années qu'il passa en Suède, un moyen de s'évader du tourment que lui causaient ses ambitions déçues. L'amour de Carin n'avait été, à vrai dire, qu'un palliatif.

Agé maintenant de 38 ans, ses ambitions sem-

blaient vouloir se réaliser, mais Carin n'était plus là pour partager avec lui les fruits de son succès. Elle lui manquait infiniment, et, dans sa solitude, il s'abandonna à son tempérament sentimental qui faisait qu'il ne s'attachait guère qu'à ses proccupations personnelles ou à celles des gens avec lesquels il était étroitement lié. Bruno Loerzer et « Pilli » Koerner furent les premiers à souffrir du deuil cruel de Gœring, quoiqu'il fût toujours prêt à parler de sa défunte femme avec quiconque qui semblait vouloir l'écouter. Cet homme qui, plus tard, aimait qu'on l'appelât « *Der Eiserne* » (l'Homme de fer) ne manifesta pas un contrôle très remarquable de lui-même dans cette épreuve. Hitler lui témoigna quelque sympathie, mais avec une certaine réserve. Il aimait bien Carin mais la considérait comme une rivale qui voulait accaparer une trop grande partie du temps et de l'attention de son mari. Goebbels et sa femme Helga s'apitoyèrent davantage. De gentilles lettres et des cadeaux provenant d'endroits les plus inattendus lui parvenaient à la Badenschestrasse, mais ils n'eurent pas le don de consoler le veuf, ni de mettre en repos sa conscience qui lui rappelait, implacablement, qu'il avait mal agi en abandonnant Carin dans ses derniers instants.

Le travail fut le meilleur antidote à son chagrin, et il n'en manqua pas. Il y eut aussi Ernst Röhm.

L'atmosphère dans laquelle Gœring se plongea alors était chargée d'intrigues, intrigues non seulement contre Brüning et le gouvernement social-démocrate de Prusse, mais encore et surtout contre les camarades du parti. Les chefs nazis ne s'entendaient que sur un seul point : s'emparer du pouvoir le plus vite et le plus impitoyablement possible dans le cadre des « méthodes légales » garanties, à regret, par Hitler. Satisfait de la tournure favorable que prenaient ses contacts avec Schleicher et la *Reichswehr*, certain maintenant de commander un contingent de 600.000 hommes qui devenait de jour en jour une armée puissante, Röhm visait le pouvoir avec l'appui de Schleicher, de l'armée et des S. A. en agissant avec diplomatie plutôt que par la force. Gœring et Goebbels étaient partisans de méthodes plus directes. Ils pensaient que les S. A. devraient encourager le mécontentement populaire, préconisaient même les combats de rue — épisodes désormais courants en Allemagne — et, à la faveur de la confusion générale, arracher à Brüning les rênes du gouvernement. Gregor Strasser, pour sa part, était disposé à s'allier à Brüning contre les sociaux-démocrates.

De son côté, Röhm commandait les gros bataillons tandis que Gœring devait encore se contenter de la diplomatie, besogne qui, en fait, l'absorbait beaucoup. La découverte inopinée d'un complot fomenté par un groupe de nazis régionaux et destiné à provoquer un soulèvement dans la province de Hesse l'amena à avoir une entrevue fort désagréable avec le général Groener, ministre de l'Intérieur et de l'Armée, entrevue au cours de laquelle Gœring, représentant des méthodes révolutionnaires, promit solennellement que « la direction du parti était, comme toujours, prête à observer à la lettre les méthodes légales, chose qui avait été affirmée comme un serment depuis longtemps déjà ». Groener ne fut pas impressionné outre mesure par cette déclaration et la guerre d'escarmouches entre les nazis et le gouvernement se poursuivit pendant quelque temps.

En janvier 1932, Brüning, débordé par la crise financière qui avait atteint des proportions catastrophiques, par la tactique des nazis et des communistes et par les dissensions existant au sein même de son gouvernement, pria Hitler de lui rendre visite. Le mandat de Hindenburg à la présidence du Reich allait expirer. Hitler serait-il disposé, demandait Brüning, à appuyer, devant le Reichstag, la demande de prolongation du mandat du « vieux monsieur » ? S'il acceptait et permettait ainsi au Feld-maréchal de rester chef de l'Etat, Brüning, en retour, céderait à Hitler le poste de Chancelier dès que la question des réparations, qui demeurait la principale préoccupation du gouvernement, serait réglée de manière satisfaisante.

Le Führer accepta l'offre en principe et, faisant, encourut les reproches attristés des « révolutionnaires » du parti, conduits par Gœring et Goebbels. Comment, se demandaient-ils, pourraient-ils espérer conduire l'Allemagne au bord du gouffre — et ils y comptaient bien pour s'emparer rapidement du pouvoir à la faveur d'un succès rapide — si Hitler se détournait maintenant de sa ligne pour aider Brüning à sortir de la situation inextricable dans laquelle il se trouvait grâce, dans une certaine mesure, aux efforts des nazis ?

Malgré les bonnes raisons de son « ambassadeur » et de son chef de la propagande qui firent comprendre qu'il s'était trompé, Hitler qui avait déjà accepté, par écrit, la proposition de Brüning, ne pouvait plus revenir sur sa décision. Il sauva néanmoins la situation en imposant à Brüning une nouvelle condition, à savoir que sans attendre l'issue des négociations sur les réparations, le Chancelier lui céderait le pouvoir sur le champ. Cette nouvelle demande étant évidemment inacceptable, Gœring se félicita d'avoir poussé le Führer à se tirer adroitement du « piège » de Brüning, le laissant ainsi libre d'élargir le champ d'activité incendiaire que lui et Goebbels prisaient tant.

Le 22 février 1931, après des semaines d'hésitation, Hitler décida d'engager lui-même la lutte avec Hindenburg pour la présidence. Mais les élections qui eurent lieu vers le milieu du mars lui prouvèrent que, là encore, il n'avait pas vu juste. Malgré une campagne électorale orageuse, Hindenburg remporta aux dépens de Hitler une majorité de 7 millions de suffrages. Techniquement, toutefois, ce fut un coup d'échec puisque le maréchal n'avait pu obtenir la majorité constitutionnelle et les électeurs durent voter de nouveau.

Dès le lendemain des élections, le général Groener commença à s'en prendre aux nazis et principalement au capitaine Gœring. Dans tout le Reich, la police effectuait des descentes dans les différents sièges du parti. Le 18 mars, rien qu'en Prusse, il n'y eut pas moins de 170 raids policiers, et la presse antinazie, à la fois satisfaite et inquiète, annonça que Gœring et ses acolytes avaient tout préparé en vue d'une révolte qui aurait lieu si Hitler ne remportait pas de succès aux élections.

Le 10 avril eut lieu le second tour des élections présidentielles. Hindenburg gardait sur Hitler une majorité de 6 millions de voix. La première mesure prise par le président réélu fut de décréter l'illégalité de l'organisation des S. A. Avec l'aide de von Schleicher, Röhm

nit au travail pour faire annuler le décret, uvre de son vieil ennemi Groener. Il fallait nc évincer ce dernier, ce qui fut fait avec cès grâce à une intrigue bien menée qui fit rdre à Hindenburg toute confiance en Groe- r comme ministre de l'Intérieur. De son côté, hleicher faisait de son mieux pour que l'ar- e fut très mécontente de son travail comme nistre de la *Reichswehr*. Le malheureux mme, qui avait combattu les nazis avec tant âpreté, donna sa démission, tandis que la sition de Brüning devint de plus en plus écaire. Le 30 mai, il prit la suite de Groener remit, lui aussi, sa démission au président.

Röhm avait réussi à faire tomber Brüning. ef de tous les S. A., il avait fait preuve d'une ande habileté en matière de diplomatie, la écialité de Gœring. A mesure que les jours ssaient, on sentait bien qu'il n'y aurait bien- plus assez de place — même dans un parti ssi grand que celui de Hitler — pour deux prestances militaires » de cet acabit. Mais, ur l'instant, Gœring prenait son temps.

Une heure après la démission de Brüning, ering et Joseph Goebbels quittèrent Berlin r la route pour le Mecklembourg où Hitler tait retiré au cas où sa présence dans la pitale aurait éveillé les soupçons du démis- nnaire. Gœring était porteur d'un message président Hindenburg priant Hitler de venir voir l'après-midi même. Le Führer bondit ns la voiture et, escorté de ses deux lieute- nts, se hâta vers la capitale.

Parmi les relations influentes de Gœring se ouvait un certain Franz von Papen, aristocra- de la vieille école, mais doué d'une intelli- nce et d'une subtilité peu courantes chez des mmes de cette classe, en Allemagne tout au oins. Son nom avait été célèbre chez les Alliés ndant la guerre lorsqu'on découvrit qu'il ait créé une organisation de sabotage aux ats-Unis, étant alors à l'ambassade d'Allema- ne à Washington. Puis, il n'avait plus fait par- r de lui, sans toutefois perdre contact avec s relations utiles et les occasions de s'en faire e nouvelles.

Il avait rencontré Gœring pour la première is en 1930, au cours d'une petite assemblée ue von Papen avait réunie au Herrenklub, der- ier refuge de la vieille aristocratie foncière. ette réunion avait eu pour objet la création un front contre le communisme avec la par- cipation des différents partis du centre et de roite en collaboration avec leurs collègues Europe, et ce jour-là Gœring avait été favo- blement impressionné par son hôte. Quoique s représentants de l'armée, invités eux aussi prendre part à la discussion, fussent sceptiques quant à la possibilité de gagner l'amitié e la France — condition que von Papen consi- érait comme indispensable à la réussite de son lan —, Gœring accueillit cette idée avec en- nousiasme. Leurs relations s'étant consolidées, œring avait présenté son nouvel ami à Hitler.

Or, von Papen était sur le point de succé- er à Brüning comme Chancelier. Il y avait eux jours que le Führer savait que cette no- ination pouvait avoir lieu, et il avait déjà issé entendre qu'il coopérerait volontiers avec nouveau Chancelier. L'entrevue avec le vieux monsieur » avait sans doute pour objet e lui confirmer la chose.

Hindenburg reçut Hitler à 4 heures de l'après- idi. Il n'était évidemment pas plus ravi de ecevoir le « bohémien » qu'il ne l'avait été lors de leur première rencontre et il prit bien soin de l'empêcher de se lancer dans un monologue. L'entrevue dura huit minutes au cours desquelles Hitler put à peine placer un mot. Hindenburg lui apprit que von Papen serait le nouveau Chancelier. Il avait entendu dire que Hitler le soutiendrait mais, à ce propos, il désirait avoir de nouvelles assurances. Hitler les donna et rappela les conditions selon lesquelles son appui serait apporté : dissolution du Reichstag, nouvelles élections et annulation du décret de mise hors la loi des S. A. Le président répondit que ces conditions seraient remplies. Il n'y avait plus rien à ajouter. Bonjour. L'entrevue était terminée.

Gœring fut ravi de l'accession de von Papen au pouvoir. Röhm pouvait avoir von Schleicher de son côté, mais lui, Gœring, pouvait presque affirmer qu'il avait le Chancelier dans sa poche. En tout cas, von Papen n'était qu'un bouche-trou. Tout laissait prévoir une grande victoire nazie aux élections qui suivraient la dissolution du Reichstag.

La campagne électorale fut menée sauvagement. Sortant régénérés de leur brève période d'illégalité, les S. A. se mirent à l'œuvre avec entrain et le sang coula de nouveau dans les rues des villes allemandes, à la grande joie de Goering qui avait toujours beaucoup goûté cette méthode de propagande électorale. Dans la seule journée du 17 juillet, les combats de rues firent 27 morts et 186 blessés graves.

Le vote intervint le 31 juillet et cette fois-ci, le résultat ne fut pas douteux. Sur 609 sièges à pourvoir, les nazis en obtinrent 230, formant ainsi le parti le plus nombreux au Parlement. Hindenburg n'avait plus désormais qu'à offrir la Chancellerie à Hitler et Schleicher assura au Führer qu'il pouvait être à peu près certain de l'obtenir. En collaboration avec Gœring et Goebbels, le Führer commença à dresser des plans en vue du nouveau gouvernement.

Mais le 9 août, le château de cartes s'écroula. Les hommes de confiance de Hitler apportèrent à celui-ci de fâcheuses nouvelles de la Wilhelmstrasse. Schleicher, en qui les nazis avaient toute confiance pour ce qui était de son influence sur le président, se révéla un bien piètre allié. Hindenburg décida de maintenir von Papen à la Chancellerie, quelle que soit la victoire nationale-socialiste aux élection et rien ne put fléchir le « vieux monsieur ». Elevé à une époque où les « bohémiens » ne se risquaient pas à briguer de hautes fonctions dans l'Etat allemand, Hindenburg se refusait maintenant à prendre Hitler comme Chancelier. Von Papen, en revanche, était un gentilhomme né et le Feld-maréchal, en excellents termes avec lui, décida que son Chancelier continuerait d'être « *salonfähig* », c'est-à-dire apte à être reçu dans la bonne société, aptitude que le président aux idées surannées refusait de reconnaître à Hitler.

Sans perdre une minute, Gœring s'attaqua à son rival Röhm. N'y avait-il pas là la preuve de l'échec complet de la diplomatie de Röhm ? demanda-t-il au Führer. Le chef des S. A. avait persuadé Hitler de mettre toute sa confiance en Schleicher. Le beau résultat ! Ainsi que l'avaient préconisé Goebbels et lui-même, les méthodes révolutionnaires seules pourraient dénouer la présente situation. En tant que chef suprême des S. A., Hitler devrait immédiatement mobiliser son armée privée.

Profondément déçu et furieux, le Führer

donna des ordres. Les S. A. se rassemblèrent aussitôt autour de Berlin, prêts à massacrer les « Rouges ». En Prusse orientale et en Silésie, les *Standarten* de la région n'attendirent même pas qu'on leur transmît des ordres et, selon un plan de toute évidence arrêté depuis longtemps, procédèrent au meurtre systématique de leurs ennemis. En ce mois d'août, le soulèvement que Gœring avait été sur le point de dédaigner en mars était devenu une réalité. Tant pis pour la « légalité » promise par Hitler ; tant pis pour « l'honneur de soldat » de Gœring ! Comme en 1923, à Munich, Hitler et Gœring avaient, en 1931, violé leur serment.

Mais si le capitaine jugeait cette tactique compatible avec sa fameuse « prestance militaire », le général von Schleicher n'était pas de cet avis, et Schleicher était pourtant un officier d'active. En dépit de son flirt avec Röhm, il convoqua le comte Helldorf, chef des S. A. de Berlin, et l'avertit fermement que si les S. A. ne se retiraient pas, l'armée ouvrirait le feu sur eux. Von Papen, le vieil ami de Gœring rencontré au Herrenklub, était désillusionné lui aussi. Il décréta la loi martiale et proclama que quiconque se rendrait coupable d'infraction serait exécuté ou emprisonné.

De leur côté, Gœring et Goebbels accentuaient leur pression sur le Führer hors de lui. La situation devenait intolérable. Les nazis avaient derrière eux 14 millions d'électeurs allemands. Céder maintenant, renoncer à l'extermination des « marxistes » serait trahir ces âmes confiantes. Prêt à tout, Hitler se rendit auprès de Hindenburg tandis que Gœring attendait, dans l'appartement de Goebbels, le résultat de l'entrevue.

Cette fois, Röhm accompagna le Führer au palais présidentiel et la vue de ce débauché notoire n'eut pas le don d'apaiser le caractère sénile mais encore terrible de von Hindenburg. C'était un vrai soldat, autant que Ludendorff debout près de lui, et à côté d'eux les champions du nazisme faisaient bien piètre figure.

Le président n'offrit même pas un siège à Hitler et à son compagnon. De sa voix profonde et rauque de vieillard, il demanda au Führer si, oui ou non, il voulait coopérer avec von Papen. Hitler répondit qu'il désirait le pouvoir absolu, tout comme Mussolini en Italie. Hindenburg répliqua qu'il ne tolérait qu'un Chancelier au-dessus des partis politiques et rappela au Führer que celui-ci lui avait fait personnellement la promesse, avant les élections, qu'il soutiendrait von Papen si cela était nécessaire. Toutefois, si Hitler restait sur ses positions, il n'y avait plus rien à ajouter. Après quoi, il montra la porte aux deux nazis. Pour la deuxième fois, Hitler avait été vaincu par des militaires et il jura de se venger.

Hindenburg ne devait mourir que bien plus tard et sans l'intervention d'un tiers, mais il fallait à tout prix se débarrasser de Schleicher et de von Papen. Gœring approuva ce programme et, discrètement, ajouta un nom à la liste, celui d'Ernst Röhm ; toutefois, il ne fit aucune allusion à son Führer de ce candidat voué à la mort.

Cependant, le Reichstag demeurait en place; Gœring venait d'en être élu président. Habilement manœuvrée, l' « escroquerie parlementaire » pouvait encore être utile. La chute du gouvernement sur une question de confiance entraînerait de nouvelles élections et l'on forcerait alors la main du président Hindenburg. On pouvait compter sur le « diplomate » Gœring pour arranger l'affaire.

Le Reichstag se réunit le 12 septembre, pour une fois, communistes et nazis firent ca se commune. La demande de vote pour le ref de confiance fut lancée par le député comm niste Torgler et, une fois adoptée, elle figura tête des questions prévues à l'ordre du jour la session. Von Papen s'était préparé à ce éventualité. A sa demande, le président sig un décret ordonnant la dissolution de la Cha bre, et au cours de l'ajournement qui suivit, Chancelier alla chercher le portefeuille de c contenant le document et conserva le bout papier qui lui permettait de rester en fonct Si la dissolution du Reichstag intervenait ava le vote de confiance, il ne pourrait y avoir nouvelles élections.

Quand le Parlement se réunit de nouve Gœring annonça, à la tribune, que le vote la motion allait avoir lieu sur le champ. Serra son portefeuille contre lui, von Papen se le et chercha le regard du président de la Cha bre, mais Gœring, les yeux baissés, était tr occupé à étudier les papiers étalés devant l Le Chancelier pria la droite de parler ma apparemment, le président du Reichstag ét trop absorbé pour faire attention à celui venait de prendre la parole. Finalement, v Papen, furieux, ne fit qu'un bond jusqu'au pitre de Gœring et, violemment, brandit deva lui l'ordre de dissolution, mais le capitai était si intéressé par le vote qui venait de co mencer qu'il n'eut pas le temps — ainsi qu le déclara lui-même plus tard — de regarc le papier que le Chancelier venait de lui tend Après le vote, le pointage montra une défa du gouvernement de von Papen par 481 vo de majorité. Ce n'est qu'alors que Gœring rendit compte de l'importance du document lequel Herr von Papen avait essayé d'atti son attention. Hélas ! il déplorait mainten sa distraction. Il était trop tard pour dissou la Chambre puisque le Cabinet avait été re versé. Il fallait, spécifia Gœring, respecter tout prix la procédure parlementaire. Ce Pa lement ne devait plus jamais se réunir.

Les nouvelles élections eurent lieu le 6 vembre, et les nazis perdirent des voix. coup était dur. Gregor Strasser, qui avait ave Hitler qu'il en serait ainsi si on faisait ap au corps électoral, triomphait douceme Quant à Gœring, l'artisan de la défaite de Papen qui avait rendu inévitables les électio il était aussi très abattu. Il ne restait plus nazis que d'entamer un marchandage, soit a l'odieux von Schleicher, soit avec le non mo odieux Papen.

Désormais à la tête du nouveau gouver ment, Schleicher détestait Hitler autant que Papen — le premier parce qu'il n'était qu brandon de discorde parjure, et le second simple instrument qu'il se proposa de rej dès qu'il ne lui serait plus utile et qui, mai nant, faisait montre d'ambitions personnel Son but était d'attirer à lui, avec l'espoir réussir, les « meilleurs éléments » du p nazi, en mettant Gregor Strasser de son c abandonnant von Papen à Hitler, à Gœring Goebbels et à ces têtes brûlées, venimeu mais il fallait l'espérer, impuissantes, qu'étai leurs partisans.

Pour faire front à ces intrigues, von Pa fut forcé de compter sur son ennemi Hit Gœring reprit ses visites au Herrenklub,

iits dîners chez Horcher et les parlottes dis-tes dans les coins des salons tranquilles. Il représentait plus maintenant un parti en ne voie de prendre le pouvoir, mais un rti qui, en tant que force politique indépen-nte, était, aux yeux de bien des juges expé-mentés, en voie de disparaître. Le mouvement uvait encore compter sur 11 millions d'élec-rs et représentait donc pour Schleicher et n Papen un allié utile ; mais, ainsi que l'af-maient les experts, au nombre desquels figu-ient Schleicher et Papen, le national-socialis-e ne pouvait plus espérer obtenir le pouvoir.

La division régnait chez les nazis. Gregor asser, l'organisateur du parti, l'avait aban-nné, et avec lui plusieurs membres éminents. s fonds étaient bas — si bas même qu'il ait fallu réduire les salaires des fonctionnai-s, mesure imprudente dans une organisation jà menacée de rupture intérieure. Toutefois, isque von Papen semblait désireux de s'en-ndre avec Hitler, le Führer devait, de son té, essayer de faire de même. Le soin de endre les premières mesures dans cette étran-combinaison fut confié à un homme qui ait déjà utilement montré qu'il n'avait aucun rupule quand il s'agissait de politique — nous ons nommé le capitaine Hermann Gœring.

L'argent était le problème numéro un. Il fut solu. Pendant quelque temps, le capitaine ait fait des emprunts personnels à Fritz Thys-n, le magnat de l'acier. Il suggéra maintenant Thyssen et à ses associés des industries du r et du charbon de fouiller plus consciencieu-ment leurs poches et de financer le parti azi pendant quelques mois. Hitler, une fois arvenu au pouvoir, ceux qui auraient soutenu, e cette façon pratique, la cause nazie, ne re-etteraient pas d'avoir investi leur argent de ette façon. Thyssen, Vögler et Springorum du rust de l'Acier, angoissés par la baisse de urs affaires, furent tout disposés à accepter oute proposition raisonnable leur permettant e remplir de nouveau leurs livres de comman-es. Gœring promit donc que, le moment venu, s commandes ne manqueraient pas et les in-ustriels casquèrent.

Le 4 janvier 1933, Hitler et von Papen se encontrèrent secrètement à Cologne. Par deux ois, Hitler avait été blessé par la sympathie e Hindenburg pour l'ancien officier de cava-rie et plus encore par son antipathie envers « soldat bohémien ». Il se proposait mainte-ant de se servir de von Papen pour obtenir s bonnes grâces du Président. De son côté, apen briguait le contrôle du parti national-ocialiste. Pour y parvenir, il était prêt à laisser e ridicule bonhomme qu'était Hitler devenir hancelier, si tel était l'objet de ses ambitions. omme vice-chancelier, lui, von Papen, le po-ticien avisé, le diplomate aimable et raffiné, erait, en fait, le dirigeant effectif de l'Allema-ne. Les deux conspirateurs étaient très satis-its de leur alliance.

Le combat avec Schleicher dura un mois. andis que von Papen était aux prises avec ce ernier, Hitler, Gœring et les autres chefs nazis e tenaient tranquillement à l'écart et atten-aient l'issue du duel. Schleicher et Strasser aient battus d'avance. Von Papen avait l'oreil-le du Président et, ce qui était plus important, celle de son fils, le major Oskar von Hinden-burg, et du secrétaire d'Etat Meissner, le bras droit du « vieux monsieur ». Peu à peu, von Papen amena le Feld-maréchal à ses idées. D'autre part, la découverte de l'intention que l'on prêtait à Schleicher de proclamer la loi martiale et de faire arrêter non seulement von Papen, Hitler, Gœring et les autres chefs nazis, mais aussi le Feld-maréchal et son fils, fit pen-cher la balance en faveur des manœuvres de Papen.

Schleicher avait déjà demandé au Président de dissoudre le Parlement et de lui accorder les pleins pouvoirs sans lesquels il était incapa-ble de gouverner le pays. Hindenburg avait re-jeté cette requête et Schleicher s'était démis de ses fonctions. L'Allemagne n'avait déjà plus de gouvernement. Il fallait, sans plus tarder, briser l'emprise de Schleicher sur l'armée. Le général Werner von Blomberg, commandant la région militaire de Berlin, passait pour un sympathi-sant nazi. En tout cas, il avait déjà été en rap-port avec Hitler et les deux hommes avaient paru se comprendre. Le général fut donc convo-qué et se vit offrir le poste de ministre de l'Ar-mée dans un gouvernement dirigé par Hitler et von Papen. Blomberg accepta.

C'est Gœring qui eut mission d'informer le Führer que Hindenburg le recevrait et lui confierait la tâche de former le nouveau Cabi-net. Le 29 janvier, il arriva en trombe à l'hôtel Kaiserhof où Hitler et Gœbbels étaient en train de prendre le café. La scène se trouve décrite par Goebbels lui-même dans un passage carac-téristique de son « Journal » :

« Gœring vient brusquement nous trouver et nous annonce que tout va parfaitement... Le Führer, dit-il, sera nommé Chancelier dès le lendemain... C'est certainement, et à juste titre, le plus beau jour de Gœring. Il a préparé le terrain à Hitler avec art et diplomatie après des négociations qui ont duré des mois, on peut même dire des années. Sa circonspection, sa ténacité et par-dessus tout sa force de caractère et sa loyauté envers le Chef ont été réelles et admirables. Son visage a pris l'aspect d'un mas-que de pierre quand, au plus fort de la lutte, sa chère femme lui fut arrachée par la mort. Mais il n'a pas flanché un seul instant. Il a poursuivi sa tâche, fort et ardent, véritable por-teur de bouclier de Hitler. Ce soldat droit, au cœur d'enfant, est resté fidèle à lui-même et le voici aujourd'hui devant son Führer à qui il vient d'apporter la plus heureuse nouvelle de sa vie. »

Le 30 janvier, Hindenburg reçut Hitler. Le Führer accepta la Chancellerie qui lui était offerte, avec von Papen comme vice-chance-lier. Tandis que le Président apposait sa signa-ture hardie et montante (vivant contraste avec le gribouillis de Hitler) au bas du document qui devait, douze années plus tard, conduire l'Allemagne à la catastrophe, il se rappela une phrase qu'il avait jadis prononcée avant la ba-taille de Tannenberg qui avait préservé l'Alle-magne de l'invasion russe. Il sécha au buvard le fatal document.

— *Und nun ! meine Herren, vorwärts mit Gott !* (Et maintenant ! En avant, messieurs, avec l'aide de Dieu !

6. L'INCENDIE DU REICHSTAG

Que l'on accepte ou non le jugement de Goebbels concernant le caractère de Gœring, il convient toutefois de faire quelques réserves. Pour un homme dont le cœur était encore celui d'un enfant, le capitaine entretenait de bien étranges relations et les raisons qui le poussaient à ces fréquentations n'étaient pas toujours celles dont on aurait pu s'inspirer dans un jardin d'enfants.

Au cours de l'année 1932, un certain Otto Diehls s'était fréquemment rendu — quelque peu subrepticement parfois — à l'appartement de Gœring. Celui-ci n'habitait plus à la Badenschestrasse mais dans le Kaiserdamm, plus à la mode encore. Agé de 32 ans, Diehls était un personnage curieux. Outre son penchant pour les femmes et son goût pour la bière, dont il absorbait d'énormes quantités, il était renommé pour son habitude d'égayer les soirées auxquelles il était convié en broyant avec ses dents la verrerie et en l'avalant. Mais ce ne furent pas ces exploits qui lui permirent de se lier d'amitié avec Gœring. Diehls était un policier faisant partie de la section IA (section politique) de Prusse, et il savait être opportuniste quand il le fallait.

Lorsque, pendant des mois, la situation des nazis était encore mal assurée, le jeune Diehls, un œil sur l'avenir, avait fourni à Groener et aux chefs antinazis des informations confidentielles concernant leurs adversaires, tout en donnant aux nazis des renseignements précieux. De par sa position même, il était bien placé pour faire cette besogne...

Mais si Otto Diehls voyait loin, Hermann était lui aussi clairvoyant. Le président du Reichstag vit en ce policier un instrument lui permettant non seulement de servir ses intérêts immédiats, mais aussi de lui fournir l'atout maître dont il se servirait contre son collègue, le capitaine Röhm. Et, bientôt, Diehls se rendit à peu près indispensable à Gœring. Il l'aida dans quelques petites opérations de Bourse, attendu que la police possède parfois de meilleurs tuyaux que les courtiers eux-mêmes. Il se rendait également très utile en éloignant les créanciers, mais sa qualité maîtresse résidait dans le fait qu'il connaissait à fond l'organisation de la police et avait connaissance des dossiers concernant toutes sortes de gens — dossiers entreposés au quartier général de la police, Alexanderplatz, à Berlin.

Gœring avait désormais mis sur pied, dans ses grandes lignes, le plan qui devait aboutir à l'anéantissement de la puissance et de l'influence de Röhm et, après l'accession au pouvoir de Hitler, en février 1933, il se mit en devoir de mettre son projet à exécution, avec l'aide de Diehls. Röhm pouvait commander aux S. A. et avoir 600.000 hommes à sa botte. Gœring le contrerait grâce à la police. Cette ambition une fois réalisée, il aurait la main qui tient le fouet, car Diehls lui avait expliqué [illegible] détails les ficelles compliquées de l'organisation policière. Gœring était un élève doué quant à Diehls, il restait, quoique discrètement de son côté. Les deux hommes s'entendaient vraiment très bien.

Gœring était maintenant ministre de l'Intérieur de Prusse et, comme tel, l'un des dirigeants effectifs de l'Allemagne. La police prussienne était de son côté et Diehls, auprès de lui, travailla infatigablement jour et nuit sans aucun remords, durant tout le mois de février. On n'avait plus besoin de compter sur des rapports de seconde main. Les archives de l'Alexanderplatz étaient désormais entièrement à la disposition du ministre qui les fouilla assidûment. Il y puisa ainsi de nombreux renseignements concernant ses ennemis avoués et ceux qui se disaient ses amis, et ces informations furent soigneusement consignées. L'une des grandes qualités de Hermann Gœring était une mémoire remarquable que plus d'un serait appelé à maudire.

Il n'avait guère de temps maintenant à consacrer à la vie sociale — même pas à une rencontre avec la charmante Emmy Sonnemann dont il goûtait de plus en plus la présence.

Il l'avait connue un an auparavant à Weimar où Fräulein Sonnemann, actrice alors d'une trentaine d'années, avait interprété à 17 ans « Marguerite » de Faust au Théâtre d'Etat. Gœring, encore sous le coup de la mort de Carin, avait néanmoins été attiré par le jeu de la jeune actrice et demandé à lui être présenté.

Ils se rencontrèrent dans un café, et, tout de suite, un courant de sympathie s'établit entre eux. Gœring parla de sa solitude et du vide que la disparition de Carin avait laissé dans sa vie. Confidence pour confidence, Fräulein Sonnemann évoqua son malheureux mariage maintenant dissous, avec un acteur nommé Köstlin, et la mort récente de sa mère qui l'avait profondément affectée. Une chaude amitié se créa entre le politicien et l'actrice, d'autant plus sincère qu'Emmy ne connaissait rien aux questions politiques et s'en souciait encore moins. Pour elle, la vie se concentrait sur le théâtre et sur les êtres humains. Femme au grand cœur, elle comptait des amis dans toutes les classes de la société et, parmi eux, nombre de ratés qu'elle s'efforçait d'aider autant qu'elle le pouvait. Ce gros homme vigoureux, si manifestement abattu par la perte de la femme qu'il aimait, lui paraîssait une figure pathétique, un autre épave à secourir.

Gœring trouva bien reposante l'indifférence totale de Fräulein Sonnemann envers la politique. Carin savait peu de choses des problèmes politiques, mais elle s'y intéressait à cause de son mari, et celui-ci avait toujours jugé sous le point de vue d'une naïveté décourageante, le point de vue d'une femme trop honnête. Emmy Sonnemann, élevée depuis l'enfance à la dure école du théâtre, ne manquait pas de sujets de conversation, avantage appréciable sur Carin.

Gœring découvrit qu'il était reposant d'[illegible]

er pour un moment la lutte et l'intrigue qui mposaient sa vie quotidienne pour parler de hiller, Shakespeare, Ibsen et Bernard Shaw. rin n'avait jamais fait sentir à Gœring les unes de sa propre éducation, mais Emmy nnemann s'y employa et, en lui ouvrant les rtes d'un monde qu'il connaissait peu, lui nna un nouvel intérêt dans la vie, intérêt el quoique secondaire à la soif de pouvoir i le dominait maintenant. En outre, les idées Fräulein Sonnemann sur le « bolchevisme tellectuel » se rapprochaient beaucoup de lles du capitaine Gœring. Elle ne s'intéres- it nullement aux « drames d'expression » de ller, Unruh et Kaiser, mais beaucoup, en re- nche, aux classiques allemands et à l'œuvre s grands auteurs dramatiques étrangers. Le pitaine Gœring trouvait tout cela très apai- nt.

L'année 1933 n'apporta toutefois aucun ré- t. Les Etats allemands étaient encore plus issants que les nazis ne devaient l'admettre elques mois plus tard ; la Prusse était la clé Reich et Gœring détenait dans ce pays le us grand pouvoir. Pourtant, même après le *achtübernahme*, tandis que les nazis pre- aient possession de leurs postes, la Diète russienne, ou parlement, s'acharnait, un peu rd du reste, à faire valoir ses droits démo- atiques, et, le 4 février, par 214 voix contre 6, elle rejeta une motion nazie proposant de issoudre la Diète le 4 mars. Herr Braun, le remier ministre prussien, et, en fait, le su- érieur de Gœring, déclara que si la Diète était issoute, il n'en résulterait qu'une agitation po- ulaire et que de nouvelles élections feraient aître une Chambre sensiblement similaire à précédente. Hindenburg avait déjà transmis s droits du Cabinet prussien à von Papen en nt que commissaire du Reich pour la Prusse, c'est ainsi que le gouvernement démocrati- ue prit fin. Parmi ceux qui, à cette occasion, uèrent un rôle de premier plan dans l'oppo- tion aux nazis se trouvait le Dr. Adenauer, ujourd'hui premier ministre d'Allemagne oc- identale.

Hitler s'était élevé au pouvoir du fait que s gens « respectables » d'Allemagne avaient u en lui le champion capable d'abattre le dra- on bolchevique. Toutefois, en ces premiers urs de l'année 1933, ce dragon montrait u calme inquiétant. Ceux-là même qui avaient remblé devant l'horrible tableau du bolchevis- e démoniaque brossé par la presse nazie et s orateurs, commencèrent à penser que Hitler ses hommes avaient peut-être exagéré le péril ouge et que les nouvelles fonctions qu'ils rem- lissaient maintenant avec tant de zèle n'étaient as justifiées. De leur côté, les antinazis ne achaient pas leur scepticisme — une telle atti- ude était alors encore possible — et les indécis s écoutaient volontiers.

Le capitaine décida que l'heure était venue e mettre un terme à cet état de choses. Pour ne fois, l'élément « révolutionnaire » de la irection du parti agirait seul, sans consulter Adolf Légalité » (c'est ainsi qu'on surnom- ait déjà Hitler derrière son dos). Le camarade oebbels devait être mis dans le complot et on avait, hélas ! besoin de Röhm puisque ses . A. apporteraient un concours précieux. La otterie qui mit finalement sur pied la conspi- ation dirigée contre les communistes compre- ait, outre l'inspirateur Gœring, Goebbels, öhm, Heines, le comte Helldorf (chef des S. A. de Berlin), Karl Ernst, un *Standartenführer* (chef de régiment) des S. A. nommé Sander, ainsi que deux autres membres des S. A. : Fiedler et Mohrenschild.

A 9 h. 5 du soir, le 27 février 1933, l'étudiant en philosophie Hans Floeter, grand, efflanqué et portant lunettes, rentrait chez lui et marchait le long de la Sommerstrasse qui va de la Porte de Brandebourg, au Nord, vers la Sprée. Lorsqu'il passa devant l'affreux et massif bâtiment du Reichstag, il fut très étonné, ainsi qu'il devait le déclarer plus tard, d'apercevoir un homme debout à un balcon et qui semblait brandir une torche enflammée. Devant ce spectacle insolite, le premier geste de Floeter fut de mettre au courant de la chose un gardien de la paix.

L'agent de police Buvert, sa capote gris-bleu boutonnée jusqu'au cou en raison du froid de la nuit, la visière en cuir de son shako ramenée sur les yeux, n'avait rien remarqué d'anormal. Il fut réveillé de sa torpeur par Floeter qui lui apprit, en criant, qu'on essayait de mettre le feu au Reichstag et qui, pour donner plus de poids à ses affirmations, frappait violemment dans le dos le représentant de l'ordre. Très inquiet, Buvert s'en fut chercher du renfort et Floeter, que l'étude de la philosophie semblait avoir prémuni contre la curiosité, rentra chez lui où il était attendu pour dîner.

Tandis que Buvert donnait l'alarme, le capitaine Gœring s'absorbait dans l'étude interminable de ses dossiers à son bureau d'Unter den Linden, situé à quelques centaines de mètres de là. A 21 h. 20, lui parvint la nouvelle de l'incendie. Il ne perdit pas un instant. S'emparant de son feutre gris et pelucheux et passant à la hâte un *trench-coat*, vêtement qui constituait pour les nazis, comme autrefois pour l'armée républicaine irlandaise, une sorte d'uniforme, il sauta dans la ministérielle Mercédès noire et se fit conduire sur le lieu du sinistre.

Comme le ministre de l'Intérieur descendait de sa voiture et contemplait la lueur du feu derrière les fenêtres du Reichstag, il entendit prononcer par quelqu'un dans la foule (c'est ce qu'il déclara par la suite) les mots : « incendie volontaire ». Jusqu'à cet instant, affirma-t-il plus tard sous serment, l'idée d'un acte criminel ne lui était pas venu à l'esprit. Cette assertion semblait d'autant plus étrange que, quelque temps auparavant, les nazis berlinois s'étaient livré à une petite opération incendiaire destinée à entretenir, parmi la population, un état d'alerte et de frayeur. De petits groupes nazis avaient pris l'habitude de déposer devant les *Litfassäulen* de Berlin (massives constructions en bois où l'on collait des affiches publicitaires de concerts et de pièces de théâtre) un produit incendiaire composé de phosphore qui s'enflammait après quelques minutes d'exposition à l'air. Ces petits attentats avaient donné du travail à la police et aux pompiers et le ministre de l'Intérieur ne pouvait les ignorer; pourtant, il assura que l'idée d'un incendie volontaire ne l'avait effleuré que lorsqu'il entendit les mots murmurés dans la foule.

C'est alors qu'il eut une révélation ! « A cet instant », déclara-t-il au procès, « j'eus la sensation d'un voile qu'on levait. Je compris que le parti communiste était coupable et souhaitait que le monde entier le sentît aussi clairement que moi. »

Tandis qu'avait lieu ce nouveau procédé d'éclairage, Adolf Hitler dînait tranquillement

chez un autre conspirateur, Joseph Goebbels. Ils apprirent l'incendie par un coup de téléphone que leur fit transmettre « Putzi » Hanfstaengel, l'ami qui avait caché le Führer après le *putsch* de 1923 et était depuis demeuré le « bouffon » du chef. Jouant son rôle à merveille, Goebbels, prenant l'appareil, répondit que Hanfstaengel leur faisait une farce, et il replaça le récepteur sur son support. « Putzi » rappela en personne, répéta la nouvelle à un Dr. Goebbels opportunément abasourdi, et, cinq minutes plus tard, l'hôte et l'invité se tenaient aux côtés de Gœring devant le grand bâtiment qui maintenant flambait au-dessus d'eux.

— C'est un attentat communiste ! assurait Gœring au Führer à qui il annonça qu'on venait d'arrêter l'un des coupables. A 21 h. 27, un certain Marinus der Lubbe, jeune Hollandais faible d'esprit, ayant des antécédents communistes, avait été découvert dans le bâtiment en flammes et conduit à la police.

Hitler fit la remarque que cet incendie était un « présage divin » des dangers qui menaçait l'avenir du pays et qu'il fallait arracher leurs griffes aux communistes, remarque de circonstance. Fort de l'approbation du Führer, Gœring se mit en devoir d'arracher ces griffes. Van der Lubbe fut condamné à mort et exécuté pour la part qu'il avait prise dans l'incendie du Reichstag. Il est juste de noter que la plupart des auteurs de l'attentat ne lui survécurent pas longtemps. En effet, Karl Ernst, *gruppenführer* (major-général) des S. A. de Berlin, assisté de Fiedler, de von Mohrenschild, étendirent au Reichstag la technique qui s'était révélée efficace au *Litfassäule*. Le mobilier de la Chambre avait été enduit d'une substance incendiaire, et les rideaux et tapis abondamment arrosés d'essence. Selon la prétendue confession écrite par Ernst lui-même et presque certainement rédigée par l'un des conspirateurs, ces apprêts avaient été achevés dès 21 h. 5, à la minute même où le peu curieux Floeter avait constaté les premiers effets de l'incendie.

La « tentative bolchevique de révolution » avait éclaté au moment propice, comblant ainsi les vœux de Goebbels.

Gœring regagna son bureau et se remit au travail. Avec Helldorf, il avait déjà tout préparé en vue d'une opération de grande envergure contre les principaux chefs communistes et les antinazis en général. Cette nuit-là, la police et les S. A. de Helldorf arrêtèrent 4 à 5.000 personnes, membres du parti communiste local pour la plupart. Et lorsque, le lendemain matin, les Berlinois se rendirent à leur travail, ils constatèrent que tous les bâtiments publics étaient gardés par la police et ne purent, ni ce jour-là, ni les jours suivants, se procurer un seul journal communiste.

L'heure était venue de semer la panique dans l'esprit du « vieux monsieur », opération qui, chez un homme âgé de près de 86 ans, ne semblait pas devoir être au-delà des possibilités des leaders nazis ; mais le feld-maréchal était un homme coriace qui, jusqu'ici, avait su résister aux tentatives d'intimidation de Hitler.

Le but principal de l'incendie du Reichstag avait été de briser cette résistance et le « tour » avait réussi. Le 28 février, le Président signa un décret qui laissait, en fait, les mains libres à Gœring. Les articles 114, 115 et 117 de la Constitution garantissant à tous les Allemands la liberté individuelle, l'inviolabilité de leurs foyers et le secret des communications postales, téléphoniques et télégraphiques, furent rayés et ratifiés par la main tremblante d'un très vieil homme. Les sabotages et les actes de violence seraient punis de mort. En outre, l'article 123 de la Constitution assurant à tous le droit de se réunir librement fut réservé, ainsi que l'article 118 accordant à tous les citoyens de la République la liberté d'expression par voie de parole et d'écriture ou de tout autre moyen. En quelques minutes, l'Allemagne était devenue un Etat-policier dont le chef était Gœring.

Tout le jour, la police et les S. A. rôdèrent dans les rues, allongeant sans cesse la liste de leurs victimes.

Le lendemain soir, le capitaine Gœring fit trembler d'effroi ses compatriotes en leur brossant le tableau des dangers auxquels ils venaient d'échapper grâce à sa ferme intervention. Le gouvernement, déclara-t-il dans une allocution radiodiffusée, avait découvert, au cours de descentes effectuées après l'incendie au quartier général communiste, la preuve formelle de l'imminence de la révolution rouge démontrant que l'incendie du Reichstag devait être le signal du soulèvement.

— Que serait-il advenu, demanda-t-il à ses auditeurs invisibles « si l'on avait accordé à la bestialité communiste vingt-quatre heures de répit ? Qui aurait rétabli l'ordre ?... Nous n'avons aucun désir d'assister au déchirement du peuple allemand par le monstre rouge. Peut-être puis-je me permettre de dire ceci à mes adversaires communistes : mes nerfs n'ont pas encore flanché et je me sens encore assez fort pour m'opposer à vos actions criminelles ».

Quelques jours plus tard, les Allemands se rendirent encore aux urnes. Cette fois-ci, des millions de voix allèrent aux nationaux-socialistes. L'incendie du Reichstag avait atteint son but essentiel. Disposant de 288 sièges au Parlement (soit 92 de plus qu'en novembre), les nazis détenaient le pouvoir absolu. Le capitaine Gœring avait réussi à jeter le désarroi parmi le peuple allemand qui s'était, aveuglement, soumis à lui.

Les premiers mois de 1933 avaient été assez agréables à Gœring, mais un peu épuisants. Il sentit le besoin justifié de quelques vacances. En tant que président du Reichstag, qui ne se réuniraît plus désormais sous les anciennes lois démocratiques et qui, grâce à ses efforts n'avait même pas un local à lui pour tenir séance, ses devoirs parlementaires ne devaient pas être bien ardus. On pouvait compter sur Diehls et Helldorf pour maintenir Berlin en état d'ébullition. En outre, conscient d'avoir fait plus que tout autre pour établir le pouvoir absolu des nazis, Gœring pouvait espérer une belle récompense de son Führer — récompense qui lui donnerait sans doute passablement de travail. Il pouvait donc profiter, comme il l'entendait, d'un mois de loisir. Le capitaine partit donc pour l'Italie.

La récompense ne tarda pas. Dans une lettre débordante de gratitude que Hitler écrivit le 1er avril à son lieutenant, le Führer lui apprenait qu'il venait d'être nommé Premier ministre de Prusse et que, par conséquent, il devait rentrer à Berlin sur le champ.

Enfin, Gœring acquérait les pouvoirs auxquels il avait si longtemps rêvé et pour lesquels il avait combattu et fait tant de projets. La police était l'instrument de cette puissance et c'est sur elle que se porta pour commencer

ttention du *Herr Ministerpräsident*. Le Dr. ick, le « vieux lutteur » qui fut à la tête du oupe nazi au Reichstag dès que celui-ci eût t son apparition à l'Assemblée, avait été élevé poste de ministre de l'Intérieur du Reich. se préoccupait avant tout de la situation dans uelle se trouvait le ministère prussien de ntérieur qui continuait à exercer ses pouirs, de pair avec son propre ministère, mais dépendamment de lui. Frick objecta que dès nstant où les nazis avaient privé les Etats emands de leurs droits autonomes, il était gique que le ministère prussien fût incorporé sien.

Mais Gœring arrêta rapidement cette manœue. Quoiqu'il ne fût pas détenteur des droits tous les Etats, il estimait évident qu'il falit, dans ce cas particulier, faire une excepon. Dans le cas contraire, il ne disposerait us de l'organisation de la police dont il avait bsolument besoin à des fins personnelles. La olice la plus importante et la mieux organie d'Allemagne ne devait, en aucun cas, tomer entre les mains de Frick. Celui-ci dut abanonner la partie et, le 6 avril, Gœring annonça création de la *Geheime Staatspolizei*, police ecrète d'Etat qui devait bientôt se faire onnaître par le terme abrégé de *Gestapo*. En ant que chef de l'ancien département de la olice politique, Diehls assuma la direction de nouvelle organisation avec le titre de onseiller ministériel.

Lorsque Gœring en devint le chef, la police russienne comptait trente-deux officiers de rade supérieur. Vingt-quatre d'entre eux furent emplacés par des membres S. A. ou S. S. dimes de confiance, en même temps que furent ayés des cadres des centaines d'inspecteurs, le sergents et d'agents auxquels succédèrent les nazis, inexpérimentés peut-être en matière le police, mais loyaux envers le parti et parfaitement impitoyables.

Mais cela ne suffisait encore pas. Si grande ût-elle, la force de police prussienne n'était as encore assez importante pour pouvoir pénétrer dans tous les coins et les recoins de la ie publique allemande, ce que devaient pouoir faire les hommes de Gœring — si leur aître voulait exercer le pouvoir comme il en avait la ferme intention. Le capitaine décida de faire d'une pierre deux coups. En persuadant Hitler de lui permettre d'incorporer les S. A. dans la police auxiliaire, il s'assura le concours d'hommes dont il avait besoin et porta, en outre, un coup redoutable à Ernst Röhm. Celui-ci avait beau être chef d'Etat-major des S. A., les troupes de choc n'en étaient pas moins les hommes de Gœring quand ils se trouvaient en service. Une nouvelle brèche venait d'être creusée dans l'édifice sur lequel reposait l'influence de Röhm.

Du point de vue de Gœring, cet arrangement présentait toutefois un inconvénient. Il l'amena à entrer en contact avec les rustres brutaux et coriaces qui composaient la racaille recrutée par Röhm. Chaque jour, les rangs des S. A. étaient grossis par des opportunistes avides d'avancement et qui, pour l'obtenir, témoignaient aux nouveaux dirigeants un enthousiasme tardif, ou s'efforçaient de masquer, auprès des Chemises Brunes, un passé politique compromettant. On accepta même des membres d'organisations combattantes du parti communiste, venus en grand nombre offrir leur concours, et bientôt les hommes de Röhm reçurent le sobriquet de « beefsteaks », bruns extérieurement mais rouges à l'intérieur.

Les S. A. profitèrent pleinement de l'avantage que leur procurèrent les pouvoirs dont ils furent investis. Dans tous les quartiers de Berlin, la police auxiliaire établit ses propres « soutes » où les « suspects » étaient conduits et interrogés. Pleins de rancœur, les S. A. profitaient maintenant de la belle occasion qui leur était offerte de régler de vieux comptes, et les Berlinois qui passaient en hâte devant ces « établissements » pouvaient entendre, à travers les murs épais, les hurlements des prisonniers soumis à la question.

L'une de ces « soutes » acquit bientôt une telle renommée que Gœring, si peu enclin qu'il fût à s'occuper de questions intéressant les subalternes dut intervenir personnellement. Certain soir, donc, il pénétra dans la « soute » de la Hedemanstrasse où il assista à l'habituel spectacle du sadisme autorisé. Cet état de choses devait prendre fin, déclara-t-il aux membres de la garnison. On commençait à en savoir trop long sur ce qui se passait à la Hedemanstrasse et cela portait préjudice à l'autorité de la police prussienne. Sans doute ceux qui l'écoutaient avaient-ils agi avec un zèle louable, mais ils avaient quelque peu dépassé la mesure. En conséquence, tous les membres de l'équipe de la « redoute » de la Hedemenstrasse seraient mutés comme des fonctionnaires salariés dans la police de campagne opérant sous la direction de la Gestapo. Après cette déclaration, les auditeurs de Gœring se déclarèrent satisfaits. Dans leurs futures fonctions, ils auraient encore largement de quoi exercer leurs aptitudes, quoique avec plus de discrétion. Le capitaine Gœring n'imposait pas de lourdes restrictions à ses subordonnés et c'est ce qu'il avait fait clairement comprendre aux policiers comme au grand public. Dans un discours qu'il prononça à Dortmund, il assura son auditoire et, par la presse et la radio, le Reich tout entier, qu'il prenait seul la responsabilité des actions de la police :

« Le policier qui accomplit son devoir, qui exécute mes ordres, qui fonce tête baissée sur les ennemis de l'Etat lorsque celui-ci est attaqué, et se sert alors impitoyablement de ses armes, peut être assuré de ma protection... Chaque balle tirée d'un pistolet de la police est tirée par moi. Si l'on nomme cela « assassinat », alors je suis un assassin, car c'est moi qui donne les ordres. Je soutiens donc cet assassinat, j'en prends la responsabilité et je n'en ai pas honte. »

Ces paroles d'encouragement se référaient aux troupes régulières de la « Police Verte ». En public, Gœring faisait rarement allusion à la Gestapo, sa chère Gestapo qui détenait le vrai pouvoir.

L'ardeur de sa nouvelle organisation à laquelle venait s'ajouter l'énergie des S. A. constituait un problème délicat, mais non pas insoluble. Les prisonniers de la police furent bientôt trop nombreux pour l'administration pénitentiaire. Le nombre des criminels de droit commun n'avait pas diminué et les opérations de grande envergure ordonnées par Hitler dirigées contre le vice avaient jeté dans le filet un bel assortiment d'entremetteurs, de pervertis et de déchets humains de toutes sortes. Figuraient, en outre, les milliers de « politiques » depuis le timide social-démocrate jusqu'au communiste enragé, des intellectuels de

gauche aux propagandistes rouges. Il fallait bien les enfermer quelque part et les prisons étaient pleines. Gœring décida donc de créer de nouveaux lieux de détention.

Au cours de la guerre des Boers, le commandement britannique avait trouvé commode d'établir, derrière ses lignes, un certain nombre de camps de concentration. Ces camps avaient un double objet : mettre les civils blancs (vieillards, femmes et enfants) à l'écart des zones d'opération et les protéger des attaques des indigènes qui auraient pu profiter de l'absence des hommes enrôlés pour mettre les fermes au pillage et en exterminer les occupants. Tant du point de vue des nécessités militaires que de l'esprit d'humanité dans lequel ils avaient été conçus, il y avait de quoi critiquer l'administration de ces camps. Mal organisés, ils acquirent bientôt une sinistre réputation. La presse allemande, notamment, ne se privait pas de dénoncer ces établissements et leurs créateurs. Et l'on peut penser, si jeune qu'il fût alors, que Hermann Gœring s'en inspira trente-trois ans plus tard.

Les « camps de concentration » créés par le premier ministre de Prusse (qui avait d'ailleurs prit soin d'en conserver la désignation originelle, devenue tout simplement en allemand *Konzentrationslager*) ne jouissaient pa de l'approbation mondiale, quoique l'on e vaguement tenté de prétendre que les infort nés enfermés derrière les barbelés avaient é placés là afin de n'être pas persécutés, comm ennemis de l'Etat, par leurs compatriotes justé ment indignés. On assura aux étrangers c rieux, auxquels on ne permit jamais de le inspecter, que ces établissements étaient de centres éducatifs où l'on conduisait ceux qu se repentaient de s'être écartés de la voie d patriotisme et du devoir national. Il ne s'agi sait en fait que de prisons, de l'espèce la plu sinistre, atteignant plus tard le comble d l'horreur et qui, pour le monde entier, porté rent les noms de Belsen, Auschwitz, Ravens brück. La première de ces « institutions » re pondant aux besoins de Gœring fut créée e 1933 : il choisit comme emplacement commod Oranienburg, dans les faubourgs de Berlin.

Gœring trouva toujours un malin plaisir mettre sur le dos de l'ingéniosité britanniqu l'origine des camps de concentration, thès qu'il développa pour la dernière fois au cour du procès de Nuremberg.

(Suite et fin au prochain fascicule).

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur : Georges Oudar

Imprimerie Moullot - Marseille — Dépôt légal 3me trimestre 1952

Ci-dessus : devant les portes du Reichstag où l'on maîtrise l'incendie allumé par leurs complices (de droite à gauche) : Gœring (en chapeau noir), Hitler en conversation avec le prince Auguste-Guillaume Wilhelm, celui-ci cachant en partie Gœbbels (en feutre clair). Ci-dessous : à la grande manifestation pangermaniste de Tannenberg, quelques mois plus tard : Hitler, le maréchal von Hindenburg et Gœring.